

Salut! Ça va?



*Région de l'Amour
à travers des siècles vue
par les Français*

Lisez aux pages 6-9

Edito / Olga Kukharenko



Chers lecteurs!
 Vous vous demandez parfois comment naît chaque numéro de notre journal? Qui décide de sa thématique? Eh bien, il n'y a pas de secrets ni de méthode particulière! «Salut!» est un projet purement volontaire, il échappe à toute forme d'intérêt ou de profits matériels. Comme on dit en russe «les mariages s'accomplissent dans le ciel», c'est pareil pour notre journal! A chaque fois, il est peu probable d'en prévoir le contenu et les thématiques. Les jours passent entre deux numéros, des nouvelles de la part de nos correspondants nous parviennent... et quelques jours avant la sortie d'une nouvelle édition des dossiers thématiques entiers apparaissent comme par miracle! Tout en essayant de garder des rubriques régulières on ne peut jamais deviner quelle partie de la planète aura été inspiré pour un article dans notre petit «Salut!»...

Ainsi, vous découvrirez tout un dossier de la part de nos collègues francophones de la région autonome juive. Quelle histoire extraordinaire que celle de ce peuple dans notre pays!

Dans les pages littéraires ce numéro, des extraits de deux romans de voyage vous feront découvrir la région de l'Amour à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 21^{ème}. Jules Legras a voyagé à travers la Sibérie et l'a raconté dans son livre «En Sibérie» en 1898. Et deux siècles plus tard, Cédric Gras raconte ses voyages aux confins de la Russie dans son livre «Le Nord c'est l'Est». Jules Legras et Cédric Gras - une jolie coïncidence homonymique, ne trouvez-vous pas?

Joli, brillant, charmant, parfumé... c'est notre nouvel encart thématique! Préparé par Irina Korneeva à Paris, il est entièrement consacré aux parfums et tout ce qui est lié à leur création. Toutes les interviews des professionnels de la parfumerie Fragonard sont données exclusivement à «Salut!»

D'autres surprises vous attendent!

En vous souhaitant traditionnellement une bonne lecture, on vous dit à très bientôt en décembre! C'est toujours émouvant les rencontres avec vous...

Rentrée 2013: actions associatives

Les grandes vacances terminées, la rentrée, comme d'habitude, nous a tous emportés dans un tourbillon d'événements divers!

L'Association des enseignants de français de la région Amourskaya n'a pas tardé à reprendre ses projets débutés l'année dernière et à commencer de nouvelles actions intéressantes.

Le livre blanc de l'enseignement du français

Ainsi, étant membre de la Commission de l'Europe Centrale et Orientale, on s'est initié à un grand projet de la FIPF «CECOPassLang». Ce projet est mis en place en partenariat avec l'Organisation internationale de la Francophonie, sous la direction du Président de la FIPF M. Jean-Pierre Cuq.

L'objectif du projet est d'abord d'élaborer une analyse de la situation de la langue française dans les systèmes éducatifs et universitaires des différents pays. Il s'agira d'identifier les spécificités et les constantes à l'intérieur des différentes «cultures d'apprentissage» et «cultures d'enseignement» et ceci afin de mieux définir les priorités d'action par zones et par objectifs.

A partir de cette analyse, un plan d'action sera construit de manière spécifique pour mieux répondre aux besoins de chaque association. Pour bien connaître la situation du français dans chaque pays et dans chaque région, la Fédération se propose de mobiliser les huit commissions et les 186 associations qui la composent pour élaborer un «livre blanc de l'enseignement du français».

La première étape du projet «CECOPassLang» est intitulée «Le livre blanc de l'enseignement du français». A cette étape, des équipes locales de chaque pays recueillent des données à l'aide d'un questionnaire spécialement élaboré par le comité d'organisation. Les

résultats de cette enquête feront l'objet d'une réunion de la CECO qui aura lieu à Paris les 15 et 16 novembre. Notre association est aussi invitée à y participer.

Projets écoliers

Notre association continue aussi de réaliser des projets francophones réunissant des élèves des écoles de notre région et ceux des collèges en France.

Pendant l'année scolaire 2013-

2014, les élèves de l'école 5 de Blagovechtchensk et du collège Anna Marly de Brest vont réaliser le projet artistique «Artistes sans frontières».

Leur objectif: au cours de l'année chaque groupe va mettre en scène une pièce de théâtre dans son établissement. Ca sera la même pièce de théâtre pour les deux groupes. Sur un blog, ils vont partager les moments intéressants de leurs répétitions et préparations.

A la fin de l'année, les élèves feront une présentation de leur spectacle dans leur établissement. Les vidéos des deux présentations seront installées sur le blog. Ceci permettra aux jeunes artistes des deux pays de voir les créations qu'ils auront faites ensemble à travers les frontières, malgré les 11 000 km qui les séparent.

Un autre projet-internet, «Rencontres des jeunes», réunit cinq écoles de la région Amourskaya et le collège Léon Blum à Limoges. L'objectif du projet est la réalisation de productions multimédia avec les présentations du quotidien des jeunes en Russie et en France. Les productions prendront la forme de photos, dessins animés, films et seront hébergées sur un site web dédié au projet. Chaque classe travaillera sur cinq thèmes au choix: «Mon parcours de chez moi au collège», «Une journée type du matin au soir en passant par le collège», «Un mercredi ou samedi avec les copains», «Revue de presse: ce que je retiens de l'actualité du mois de la Russie ou de la France», «Clip sur une chanson française avec sous-titres en français».



Les sourires des élèves sont la meilleure récompense

Notre journal est enchanté de dresser pour vous un nouveau portrait pédagogique. On présente Polina Kuznetsova, une jeune enseignante d'anglais et de français au gymnase №2 de Vladivostok. Elle est jeune mais très enthousiaste! Elle partage avec vous son amour pour le métier de professeur et raconte pourquoi elle est heureuse d'avoir fait ce choix professionnel.



- Quand et pourquoi est-ce que vous avez décidé de devenir professeur de français?

- Lorsque j'étais étudiante, je pensais que le métier de professeur en Russie était particulièrement dur et peu gratifiant. Je n'imaginai donc absolument pas devenir enseignante un jour. Toutefois, au fil des années et de la lecture de classiques de la littérature, ma vision du monde et mon regard ont profondément changé. Pour être tout à fait franche, je n'avais alors jamais vraiment envisagé de devenir professeur de français. Je souhaitais juste au départ apprendre cette belle langue afin d'avoir la possibilité de lire des chefs-d'œuvres littéraires dans leur langue originelle. Mais après mes études universitaires et de nombreux voyages en France, je n'ai pas pu résister au désir de partager mes connaissances avec les enfants et de leur transmettre ma passion.

- Qu'est-ce qui vous enchante dans ce métier?

- Le métier de professeur est vraiment gratifiant. Il permet de rendre les gens meilleurs. On apprend continuellement et on ne s'ennuie jamais. Quand je vois mes élèves grandir et s'épanouir, quand ils me posent sans cesse des questions, quand je les vois sourire ou bien encore dessiner, je me dis que j'ai vraiment de la chance de faire ce métier.

- Qu'est-ce qui vous semble le plus important dans votre travail avec les enfants?

- On dit souvent que la qualité essentielle lorsqu'on travaille avec des enfants est la sincérité. C'est en partie vrai. Mais je crois surtout que les élèves savent bien si leur enseignant est vraiment passionné par son métier et s'il a le désir de les aider, inconditionnellement. Si c'est le cas, ils lui font confiance, n'ont



pas peur de se tromper et continuent à apprendre et à progresser.

- Le français n'est pas assez réputé en Extrême-Orient Russe. Comment arrivez-vous à motiver vos élèves à l'apprentissage de cette langue?

- Heureusement, la culture française a toujours été très populaire. Grâce à sa musique, son cinéma, ses célébrités, sa cuisine et la Tour Eiffel, tout le monde a envie de visiter la France, et donc pour certains d'étudier cette langue. Le fran-

çais, c'est une langue délicieuse, pleine de sentiments et d'amour. Je suis donc très fière de l'apprendre et de l'enseigner.

- Qu'est-ce qui vous inspire et vous encourage le plus dans votre travail?

- L'envie sincère de mes élèves d'apprendre. Leurs sourires sont ma meilleure récompense, surtout lors des journées les plus chargées.

- La profession de professeur n'est pas facile. Rencontrez-vous beaucoup de difficultés?

- Bien sûr que c'est un métier difficile! Par exemple, enchaîner 6 cours de suite n'est pas évident et très fatiguant. Mais dès lors qu'on veut transmettre sa passion, on est obligé de se donner à fond.

- Un évènement que vous n'oubliez jamais? Pourquoi?

- Au printemps dernier, mes étudiants français ont participé au concours organisé par la ville de Paris sur les connaissances de la langue russe. Il s'est tenu au lycée Henri IV et une de mes élèves a pris la seconde place. Ses yeux, brillants de joie, sont toujours gravés dans ma tête.

- Un élève qui vous a marqué le plus? Pourquoi?

- Si je me souviens bien de chacun de mes élèves, de leur caractère et de leurs capacités à apprendre les langues étrangères, j'essaie de ne pas me laisser "toucher" par un élève en particulier. Ce n'est pas, pour moi, un comportement professionnel.

- Comment voyez-vous l'avenir du métier du professeur en Russie?

- C'est une question très difficile. Pour le moment, je peux uniquement espérer qu'un jour le salaire des enseignants sera revalorisé pour vraiment correspondre aux efforts que nous fournissons pour nos élèves.

- Votre plus grand rêve de professeur?

- J'aimerais que le système scolaire soit amélioré et cherche vraiment à obtenir le meilleur de tous les élèves, même ceux qui rencontrent le plus de difficultés. Et j'aimerais aussi mettre en place des cours en plein air où les élèves ne parleraient que français.

La vie en pleine nature est sa passion

Joseph FAVRE-FELIX est un jeune français qui a grandi dans un petit village près de Montpellier, dans le Sud de la France. Il est murailler. Il construit des murs en pierres sèches (sans ciment, c'est une technique de construction méditerranéenne). L'été il vit et travaille en France et en Turquie. Et l'hiver il vient en Sibérie pour travailler avec un projet d'Ecole Nomade où il donne des cours d'anglais à des enfants Evenks.

Notre journal vous propose un entretien avec cette personnalité extraordinaire qui a choisi ce mode de vie hors de commun pour un jeune français.

- Comment avez-vous eu l'idée de partir dans la taïga russe chez les Evenks? Pourquoi la Russie? Pourquoi les Evenks?

- Depuis des années, la vie en pleine nature est ma passion. Je suis donc parti vivre plusieurs hivers en Laponie (au nord de la Finlande) à pêcher, cueillir, manger ce que je trouvais, tanner des peaux et essayer de vivre ainsi, avec ma tente et mon petit feu. Mais la solitude était vraiment difficile à vivre. Alors je me suis renseigné pour savoir si il y avait quelque part dans le monde un endroit où des personnes vivaient en autonomie dans la nature, dans la forêt... Et bien sur j'ai alors trouvé la trace des Evenks. J'ai donc fait tout mon possible pour partir en Sibérie pour partager du temps avec quelques familles Evenks, et pouvoir apprendre cette relation avec la nature avec des personnes qui la connaissent si bien. C'est ainsi que j'ai découvert l'Ecole Nomade et j'ai beaucoup aimé l'idée de ce projet: Permettre aux enfants des familles Evenks nomades de rester vivre dans leurs familles qui reçoivent donc dans la taïga des instituteurs nomades... Je pense que c'est un projet vraiment utile à cette culture!

- Qu'est-ce qui vous attire en ce peuple nomade?

- Ce peuple m'attire par la beauté et la perfection de sa relation avec la nature, la taïga. Pour moi, vivre en se déplaçant dans la forêt, chasser, pêcher, travailler des peaux, coudre, nomadiser...est la plus belle façon de vivre! Et je suis fasciné par la connaissance immense des Evenks de chaque trace, chaque chant, chaque vent, chaque ruisseau... J'ai encore tellement à apprendre! Le fait d'être nomade est aussi vraiment quelque chose de magique, qui permet de changer de forêt, de rivière, de montagnes, d'être



presque toujours libre de ses mouvements et de ne jamais se lasser de ce qui nous entoure.

- Quel était votre but au départ? Vous y êtes-vous préparé longtemps? Comment?

- Au départ, mon but était de pouvoir rencontrer des personnes qui, comme moi, aiment la nature et qui la connaissent comme leur poche! Je suis parti avec l'espoir d'apprendre beaucoup de ces personnes, et de partager du temps avec eux. Après avoir vécu 3 hivers dans ma tente dans les forêts de Finlande à pêcher, chasser et tanner des peaux, je me sentais assez prêt à ce type de vie en Sibérie. Le projet d'Ecole Nomade était également une

grande motivation pour moi. Je pense que ce type d'éducation est une excellente idée pour permettre à la culture Evenk de continuer à se transmettre. Y participer était donc mon but et un honneur pour moi.

- Parlez-nous un peu du début de votre séjour chez les Evenks? Vous a-t-il été facile d'intégrer leur société?

- Je suis arrivé en février 2012 pour la première fois chez les Evenks, pour donner des cours d'Anglais à un enfant dans le cadre de l'Ecole Nomade. Je savais déjà comment vivre dans le froid donc je n'ai pas eu de surprise de ce côté...En fait je me suis rendu compte que chez les Evenks, tout est vraiment conçu de façon à rendre la vie confortable! Tout est bien organisé de façon à n'avoir presque jamais froid ni aucun inconfort! C'est toute une organisation bien rodée pour cuisiner, se laver, s'occuper des enfants, des rennes... Quand je suis arrivé, j'ai tout de suite été très heureux de retrouver des repères que j'aime: vivre en tente, voyager dans la forêt, pêcher, faire le bois... Et les familles Evenks sont extrêmement hospitalières! J'ai donc été accueilli avec beaucoup de chaleur, d'intérêt, de thé et de très bons plats.



Photo: La Gaptière production

● - **Avez-vous eu des surprises, ou peut être des chocs? Qu'est-ce qui vous a impressionné le plus chez eux? Dans leur mode de vie?**

- J'ai été surpris par la force et l'endurance de ce peuple. Marcher toute la journée avec de la neige jusqu'aux genoux du matin jusqu'au soir par -50C... C'est une vie dont très peu de gens sur terre sont capable. Mais pour les Evenks, c'est si facile! J'ai été impressionné par la connaissance parfaite qu'ont les Evenks de leur environnement et de la nature, et de la façon dont les enfants se sentaient si bien ici, dans leur forêt.

- **Qu'est-ce qui a été le plus difficile pour vous lors de ces séjours dans la taïga?**

- Pêcher l'hiver est parfois très dur, lorsqu'il fait très froid et qu'on reste sur son trou dans la glace tout la journée! Les Evenks doivent en rire, mais je lâche souvent ma canne à pêche et je cours en rond pour me réchauffer!

- **De quoi avez-vous occupé vos journées dans la taïga? Ou dans le village?**

- Tous les matins je donne des cours d'Anglais aux enfants. Dans la tente de l'Ecole Nomade, il y a en général entre 1 et 6 enfants chaque jour. Ils ont tous des âges différents et je dois préparer les leçons adaptées pour chacun. C'est agréable car ils sont sages et s'amuse en apprenant. Ensuite les après midi, je suis les autres adultes du campement, et on part, selon les jours, ramener de la glace, couper du bois, pêcher... Je me plais dans ce mode de vie qui me permet d'aider les familles qui m'accueillent en donnant des cours à leurs enfants, et en même temps de vivre la vie que j'aime dans la nature avec des personnes qui adorent

cette vie nomade et autonome. Quand je suis au village, je travaille avec le professeur d'Anglais, comme assistant dans sa classe.

- **Comment communiquez-vous avec les Evenks?**

- J'ai commencé à apprendre le Russe juste avant mon premier séjour chez les Evenks...et le premier mois a été laborieux! Les Evenks parlent, en plus de l'Evenki, le Russe parfaitement et pour le moment c'est en Russe que nous communiquons. Mais j'espère apprendre bientôt l'Evenki aussi!



- **Ca sera déjà votre troisième séjour chez les Evenks? Pourquoi retournez-vous chez eux encore et encore?**

J'espère très fort que ce troisième voyage ne sera surtout pas le dernier! En fait la vie dans la taïga est vraiment la vie dont j'ai toujours rêvé. Donner des cours aux enfants nomades, vivre en tente, vivre dans la taïga, voyager

de rivière en rivière...Quel bonheur! Et quel plaisir de partager ces moments avec les Evenks!

- **Parlez-vous de vos voyages lointains à votre famille, vos amis en France? Qu'est-ce qu'ils en pensent?**

- Je n'ai pas vraiment de famille... Mais bien sûr je parle de ces voyages avec mes amis en France ou en Turquie. Ils ont souvent du mal à comprendre pourquoi je cherche à vivre dans un endroit où il fait si froid! Beaucoup me disent que quitte à aller en Sibérie, autant y aller l'été! Mais l'hiver, même si il est froid, est beau, sec, ensoleillé, et le sol est comme un papier blanc où tout s'écrit (les traces des animaux, des hommes, des vents...).

- **Qu'est-ce que ça vous apporte personnellement, cet échange culturel avec les Evenks? Réalisez-vous peut être un certain impact sur votre personnalité, votre vie en général?**

- Cet échange culturel avec les Evenks est très intense. On passe chaque soirée à discuter ensemble! Les familles Evenks sont très intéressées et curieuses de la vie en France, en Finlande ou en Turquie, de la politique, des façons de vivre la-bas... D'un autre côté, je m'enrichis énormément du contact de l'immense culture des Evenks qui ont un savoir et une culture si affinée et dédiée à la vie en pleine nature, à la vie en groupe, à la liberté et à l'autonomie. Je ne serai jamais le même depuis ma rencontre avec les Evenks c'est certain! C'est l'amour de la vie dans la forêt qui m'a mené vers eux et chaque jour passé dans la taïga, la découverte de cette culture magnifique m'épanouit et me transforme.

*Propos recueillis par
Olga Kukharenko*



Au confluent de l'Amour et de la Zeïa

Extrait du livre "En Sibérie" (1898)



Jules Legras
(1867-1939)
Slaviste, philologue,
professeur

1e septembre. - Nous approchons de Blagoveshchensk. Tout à l'heure, un paquebot de service nous a accostés et a déposé à notre bord le général K. N. Gribski, le sympathique Gouverneur de la province, et quelques officiers, parmi lesquels, remarquable par sa modestie, son attitude énergique et son énorme carrure, se trouve le colonel Gromtchevski, le célèbre explorateur du Pamir et de l'Asie centrale. Il vient précisément de diriger une exploration sur la rivière Soungari, le grand affluent chinois de l'Amour, et d'y déterminer, au prix de bien des fatigues et de véritables dangers, des points de repère pour les futures expéditions en Mandchourie.

Blagoveshchensk est une ville moderne bâtie à l'américaine, au cordeau, sur la rive gauche du fleuve Amour, près de son confluent avec son puissant tributaire septentrional, la Zéïa. Les rues s'étendent infiniment, et sont si larges qu'elles paraissent vides. Sous la conduite d'un officier de police chargé de me guider en ville, et qui ne me quitte pas d'une semelle, je fais d'abord la connaissance d'un savant local, Alexandre Vasiliévitch Kirillof, professeur de latin au lycée, géographe et statisticien passionné. C'est un des plus fins connaisseurs du pays, et en outre, ce qui ne gâte rien, c'est un homme profondément serviable et cordial. Il me comble de prévenances, me donne des livres, des brochures sur cent questions curieuses, et m'offre aussi le précieux dictionnaire géographique dans lequel il a versé la somme de ses connaissances sur la province. Ah! l'aimable savant, et qu'il a peu de cette raideur que communique parfois l'érudition! Le bon et souriant latiniste! Il trouve encore, malgré sa multiple vie intellectuelle, le temps de cultiver son verger: il m'offre de succulentes mirabelles - qui sont pour moi les pre-



Благовещенскъ. Большая улица, западная часть.
Blagowestschensk. Grosse Strasse. westlicher Stadtteil.

miers fruits de cette année! - poussées sous ses fenêtres, et me fait apprécier certaines confitures faites avec des framboises que l'on a cueillies tout auprès. Comme on aime, dans une vie pressée, marquer au passage le profil d'un si aimable homme!

Blagoveshchensk est une ville moderne bâtie à l'américaine, au cordeau, sur la rive gauche du fleuve Amour, près de son confluent avec son puissant tributaire septentrional, la Zéïa.

Outre les visites relatives à l'émigration et au service des mines d'or, j'en dois noter une curieuse, celle que j'ai faite à un jeune Français, M. Gay, établi depuis deux ans à Blagoveshchensk. M. Gay, auquel font visite, désormais, tous ceux de nos compatriotes qui montent ou descendent le fleuve Amour, a fait connaissance avec la Sibérie à la suite d'une expédition scientifique à laquelle il s'était trouvé adjoint. Fort intelligent, entreprenant, sérieux de bonne heure, ce Lyonnais reconnût vite que, dans ce pays neuf, on pouvait trouver des occupations plus intéressantes que celles qui avaient retenu ses compagnons de route à Irkoutsk

durant l'hiver 1895. Avec un de ses amis, il s'établit à Blagoveshchensk; là, tout en étudiant quelques entreprises de grande envergure qui ne sont pas mûres encore, ils s'occupent ensemble de constructions et d'importation. Sûrs de voir présider à la disposition des immeubles quelque chose du goût français, et, à l'emploi des fonds, une honnêteté occidentale, les particuliers et la municipalité accablent nos jeunes gens de commandes. MM. Gay et Mangini viennent, à l'admiration générale, de construire en soixante-douze jours un coquet Palais de justice où s'installeront les nouveaux juges, et déjà plusieurs maisons particulières qu'ils vont élever leur sont louées sur plan. Ils profitent, et c'est justice, de cette fièvre du bâtiment à laquelle sont en proie quelques villes de l'Extrême Orient sibérien, depuis que le monde est rempli du bruit répandu sur la richesse fabuleuse de leurs districts miniers.

En outre, M. Gay et ses associés s'occupent d'importer des articles français qu'ils revendent au demi-gros, à des bénéfices tellement rémunérateurs qu'ils peuvent supporter les dépenses et les risques du fret, placé tout entier aux mains des Allemands. Vladivostok, Nicolaevsk et toute la Transbaïkalie sont encore à cette heure exempts

de douane. Seuls, les alcools, vins, liqueurs, sucres et tabacs, acquittent à l'entrée des droits d'accise égaux à ceux que payent les fabricants russes. Dans ces conditions, le prélèvement d'un bénéfice net considérable permet encore aux importateurs de fournir des produits à des prix que Ton considère là-bas comme très peu élevés.

J'ai fait une excursion par les magasins de la ville; j'ai vu ceux d'un Américain naturalisé M. Emëri, qui importe des machines agricoles, ceux d'un Russe, M. Tchourine, qui importe de très médiocres articles moscovites, et, enfin, la succursale de la puissante maison Kunst et Àlbers de Hambourg, où l'on trouve, à des prix exorbitants, presque tous les produits de l'exportation camelote de l'industrie allemande. Il y a certes là beaucoup à faire pour nos compatriotes.

En somme, Blagoveshchensk laisse l'impression d'une ville qui se développe: à causer avec ses commerçants, ses administrateurs, ses rentiers, on reçoit l'impression d'un mouvement rapide d'ascension et d'entreprise. Il semble même qu'à voir dans cette ville russe le grouillement inaccoutumé d'une foule chinoise et de tout un peuple de jonques mêlées aux barges et aux paquebots, on saisisse sur le vif ce mouvement confus, et que l'on devine l'endroit où la fourmilière va se creuser.

3 septembre. - Reparti sur l'Atamane, je me suis levé au point du jour pour voir, sous les reflets verdâtres et laiteux de l'aurore, se dérouler l'énorme embouchure de la Zéïa dans le fleuve Amour: c'est une mer calme, un lac sans rives. Au loin, des feux marins qui brillent encore; au ciel, des étoiles très hautes qui pâlisent... Et



bientôt, l'énorme fleuve est pris d'un roulis qui complète l'illusion marine. Tout le jour le vent nous a secoués sur ses eaux immenses élargies encore par l'inondation, et nous avons marché vers l'est dans un paysage plat et attristant. Sur le soir, dans un village cosaque, des hommes se sont plaints de ce que, depuis quelques années, les Chinois de l'autre rive ne leur afferment plus leurs meilleures terres: «Mais patience, ont-ils ajouté, la bête de fonte (la locomotive) viendra, et nous les prendrons, ces terres...»

4 septembre. - Le défilé des monts Petit Khine-Ghâne que nous avons traversé ce matin, est une des curiosités de l'Amour moyen: deux énormes éperons rocheux, subitement rapprochés, tiennent prisonnier le fleuve colossal étalé hier sur deux kilomètres de largeur. Ces montagnes boisées, devenues brusquement si proches que l'on y reconnaît sur la pente les essences d'arbres, sont vraiment imposantes.

Il règne, dans ces défilés longs de vingt-cinq lieues, une paix sombre et comme religieuse: on dirait que le fleuve paresseux, mais remuant, s'est recueilli pour passer par cette longue épreuve.

En ce moment, il est onze heures du soir ou minuit; la nuit est très sombre, et nous sommes à l'ancre au milieu d'un bras inconnu du fleuve débordé. L'eau, qui monte toujours, bruit et clapote sous notre quille, avec une violence inquiétante. Après nous avoir laissé marcher longtemps sous un rayon de lune projeté en travers des flots, notre pilote s'est égaré, et nous avons failli échouer. Au loin, à perte de vue, dans l'obscurité que les regards finissent par percer, le fleuve, plutôt deviné qu'aperçu, s'étale dans un paysage plat, froid, un vrai paysage de mort. Et je sens remonter en moi des souvenirs du printemps passé, de l'Obi boueux, de la Kiète ferrugineuse, de la taïga sombre où les premières caresses de juin faisaient éclater les bourgeons des bouleaux. Est-ce la seule différence entre le printemps et l'automne qui me fait éprouver aujourd'hui des sensations si différentes de celles d'alors?

Est-ce plutôt la fatigue, l'énervement d'un voyage pressé? Je ne sais pas. En tout cas, sur ce versant du Pacifique, je me sens envahi d'appréhensions, de froid humide, de détresse noire, et je comprends les émigrants qui, malgré tous les efforts du Gouvernement, sont si prompts à désertir ces terres, fertiles, il est vrai, mais marécageuses et lugubres...



Le soja du Nord

Extrait du livre «Le Nord c'est l'Est»*



Cédric Gras
Écrivain

[...] J'avais décidé d'accepter l'invitation de l'école du petit village de Sergueevka où l'on enseigne encore le français. Dans le matin blême, le mari de l'une des enseignantes me conduisit à travers des champs de neige. D'énormes monuments en béton annonçaient des kolkhozes disparus, comme l'imminence d'un pays de cognac. Ce n'étaient que des promesses balayées par vingt ans, déjà vingt ans, d'ouverture au monde. Ce monde que personne ici n'a jamais vu. Ah si! Sur le coteau en face, de l'autre côté du fleuve, des lumières nouvelles dansent sur le rivage des Sytres: la Chine. Une ligne barbelée, ponctuée de miradors, court sur la grève, longée d'un chemin de garde le long des quatre mille kilomètres de frontière.

Des formes géométriques font un puzzle sur les versants pentus, tombant dans le fleuve. La couverture neigeuse persiste sur la terre à nu des champs. Au XVI^e siècle, à l'arrivée des Cosaques, ces coteaux sauvages étaient une terre vierge. Aujourd'hui on dirait un paysage rural. On est certes loin de ces terroirs français où les haies et les champs s'emboîtent sous les clochers sonores de la Bourgogne, mais une rose en Antarctique rappelle une roseraie, une pousse au milieu des glaces évoque un jardin. Et dans ces territoires du Nord et assimilés, c'est bien la première fois que je vois tant de parcelles destinées à la déesse fertilité. Les scientifiques qui prétendent que le Nord commence là où finissent les cultures entrent ici en conflit avec la représentation populaire, malgré ces machines agricoles qui rouillent et ces champs en friches.

À Sergueevka, la rue est au niveau de l'eau ou presque, et la Chine est à portée de main. Car les hauts de l'Amour sont étroits. Le village est si près du fleuve, qu'en avril il arrive souvent que les pompiers aient à dynamiter la glace afin d'empêcher qu'il ne soit inondé lorsque les congères trop nombreuses bloquent la débâcle. L'été, les enfants



vont se tremper dans le flot puissant et froid avec l'accord des gardes frontières qui entrouvrent exceptionnellement les barbelés.

On me tend le journal du canton, *Terre de l'Amour et ses gens*. En 1940, il s'intitulait *Le Kolkhoznik de la frontière* et en 1961 *La Bannière rouge*. Les titres de presse retracent l'histoire de cette région fertile et isolée de l'Extrême-Orient. Une habitante narre ses souvenirs dans un petit article: cinq mille têtes de bétail et des hectolitres de lait qui partaient chaque matin pour Blagovechtchensk. C'était en 1905, la plaine de la Zéïa nourrissait les bulbes de pommes de terre et les pousses de soja tandis que le soleil continental irradiait les serres de tomates, de concombres et de choux. On accueillait chaque année d'Ukraine de nouveaux camarades venus en renforts pour mettre en valeur ces sols.

Et après? La suite est une litanie qui coupe court à la nostalgie de ceux qui vous content l'URSS comme une enfance dorée. C'est un refrain repris par la mémoire collective: chute du mur de Berlin, le sovkhose fait marcher à tour de bras les égorgeurs du miassokombinat, le combinat de viande, et on liquide le matériel d'exploitation. Quelqu'un se souvient à Sergueevka avoir vu une femme aux yeux bridés acquérir une moissonneuse-batteuse au cœur de la crise économique de 1998. Et dans la gazette *Amourskaya Pravda*, j'apprends l'ouverture imminente d'une usine chinoise d'assemblage de ces énormes

machines à Shimanovska... Quelque chose coince dans la gorge des anciens. J'entends encore des marmonnements et puis un geste de dégoût pour couper court à ces idées pénibles. Quant aux terres, elles furent condamnées à un morcelage cherchant encore sa légalité dans le labyrinthe juridique qui mène à la privatisation.

Je suis reçu avec grande bonté et force tasses de thé dans la petite école. Une brave directrice m'explique aux côtés d'un paysan rougeaud que l'établissement s'autofinance en partie en cultivant ses propres terres. Les cours de biologie ont lieu dans les sillons où l'on enseme, la récolte est passée de vingt-cinq à quarante tonnes depuis les années 1990. Elle rapporte quelques milliers d'euros par an. Une somme qui vient nourrir le budget de l'établissement pour des acquisitions diverses. Dehors, les élèves passent leur permis tracteur.

C'est là qu'on se dit que quelque chose de l'URSS n'est pas mort. Des brigades d'écoliers - rémunérés - parcourent les champs pour les récoltes. A-t-on donné une médaille à ces institutrices qui commercent en gros les patates de l'école numéro un? Est-on reconnaissant à ces héroïnes qui ont mis la charrue au service de l'éducation? Les gamins ont ensuite la possibilité de rejoindre l'Académie agricole de Blagovechtchensk. Mais, se lamentant Terre de l'Amour et ses gens, beaucoup oublient leur promesse de revenir ●

au village s'investir dans l'agriculture après leurs études à la ville. Trois costauds adolescents me font des sourires entendus.

Alors on m'entretient des Chinois. À Sergueevka ils sont absents par la grâce de la zone frontalière, mais à Markovo, le village voisin, ils sont une vingtaine à exploiter des champs de soja et des serres plus ou moins artisanales. On leur attribue la culture de tomates obèses et même de pastèques. Un exploit pour le climat local! Ils seraient aussi responsables des rejets de produits chimiques dans les ruisseaux voisins. Les relations entre les deux peuples n'ont pas l'air de dépasser le stade du bon voisinage. Les palissades des maisons portent de discrets signes d'une appartenance à telle ou telle communauté. Tout ce petit monde se retrouve à l'occasion ensemble aux champs. [...]

À Blagovechtchensk, je vais sur la promenade, admirer la rive opposée et les quelques immeubles de Heï-Heï qui masquent la ville basse. Il s'agit d'impressionner les voisins. Sur la glace désormais interdite à la circulation, des soldats montent la garde. Il paraît que l'été précédent, un jeune Russe en week-end, atteint subitement du mal du pays, est rentré à la nage de nuit. Il a été interpellé à son domicile. Parfois des arrestations défraient la chronique. Personne ici ne saisit clairement les proportions de l'immigration han. Mais récemment une antenne a poussé. Elle diffuse les programmes de la chaîne CCTV en langue russe et un institut Confucius a ouvert ses portes dans l'université.

Un groupe de touristes chinois parcourt avec moi la promenade. Je les suis jusqu'au musée régional, qui retrace l'histoire de l'Extrême-Orient russe. Le traité de Nertchinsk de 1689, en faveur de l'empire manchou, y connaît beaucoup plus de succès que celui d'Aïgun, rendant la rive gauche de l'Amour au tsar en 1858. «Par manque de temps», protestent les guides chinois lorsqu'on les accuse de ne pas accorder autant d'attention à leurs défaites qu'à leurs victoires. La République populaire a la mémoire sélective. Dans la province du Heilongjiang, les rares ostrogoscaques furent rasés consciencieusement par les tracteurs de la révolution culturelle. Seuls restent les monuments érigés aux soldats soviétiques ayant chassé l'occupant japonais. [...]

Ce qui retient mon attention c'est, dans un petit parc, un monument commémorant l'Ordre de Lénine dont a été décorée la région pour ses succès en matière d'agriculture. La plaine de



la Zéïa qui se jette à Blagovechtchensk dans l'Amour, est le grenier à soja du Nord et assimilés. Il n'y a donc pas que des hydrocarbures, des mines et des concessions forestières. On m'en raconte encore plus à Kavrizhka, un village qu'on ne mentionne pas sur les cartes. L'économie, coulée en 1991 par l'ouverture de la frontière et les importations bon marché, renaît de ses cendres.

Un *Homo sovieticus* répondant au nom de Marnonosov me reçoit. Ancien directeur du sovkhoze local, il ne peut s'empêcher de continuer à appeler ainsi l'exploitation, malgré les changements radicaux de la dernière décennie. J'aurais voulu avoir un peintre ou un photographe à mes côtés car je reconnais à cet instant l'impuissance de ma plume devant le tableau de ce camarade converti au marche. Son bureau est incroyablement simple: une vieille table en bois, un cadre de travers, des feuilles jaunies et un coffre rouillé sur un fond blanc crème, zébré de lambeaux de plâtre. Dans une tenue proche de celle qu'il devait porter à l'époque, il raconte avec satisfaction cette nouvelle page de l'économie locale qui s'ouvre et qui viendra mettre un terme à une période de chômage et d'exode. Un nouveau plan quinquennal en somme.

J'ai encore rendez-vous dans une école. Elle trône dans un parc à l'abandon et les pluies printanières de la veille ont inondé l'accès à l'entrée où se pressent des enfants des champs, venus

à pied ou au rythme asthmatique d'un vieux bus. Quel bonheur que ces petits établissements de campagne où des dames essaient de retenir leur savoir, qui s'évanouit dans la nature, à l'aide de quelques livres précieusement conservés. Et tout cela pour inculquer ne serait-ce que les rudiments à de grands adolescents gaillards qui les respectent drôlement, du haut de leurs caboches ouvertes à tous les vents. Ils me lancent «Restez chez nous, on vous montrera le hameau, on ira à la rivière et puis à la boîte de nuit.» Ils rient en chœur: danser sous la vieille boule qui a perdu ses facettes et finir à 80 km/h en Lada sur une piste en terre [...].

À l'école la nouvelle génération dissimule sa timidité dans des uniformes scolaires trop grands. Il n'y a qu'une fille aux joues rouges et le fils à lunettes d'un immigré du grand Caucase pour tenter de formuler quelque chose en français. Me voici roi devant un peuple d'enfants aux yeux étincelants. Leurs professeurs leur parlent de Paris et de la Tour Eiffel. Rien de mieux pour me mettre mal à l'aise. «Un Français en chair et en os», ajoutent-elles. Et je suis catalogué par tous ces regards comme l'archétype de notre glorieuse nation en espérant ne pas lui faire trop de tort. Parmi ces gamins, combien d'entre eux rejoindront ne serait-ce que Blagovechtchensk?

Je vois bien à leurs mains qui pressent des cahiers vides qu'ils remuent déjà la terre et graissent les tracteurs canadiens fraîchement livrés. Le soja du Nord - il ne pousserait nulle part aussi bien en Russie qu'ici - compte sur les forces vives de l'oblast de l'Amour. La région tout entière a besoin de ces récoltes interdites à l'export. Dans les montagnes proches où la Zéïa prend sa source, rien ne pousse. Il n'y a que des mines d'or.

* Cedric Gras *Le Nord c'est l'Est. Aux confins de la Fédération de Russie.*

Phébus, 2013.



Cholem Aleikhem, que la paix soit avec vous!



Youlia Panomareva
Etudiante à l'Université
d'Etat Priamourskiy
Cholem-Aleikhem

J'étudie à l'Université d'Etat Priamourskiy Cholem-Aleikhem de Birobidjan. Pourquoi l'Université porte-t-elle le nom de Cholem-Aleikhem, le «père de la littérature juive en Yiddish»?

J'habite la rue Cholem-Aleikhem. Pourquoi la rue porte-t-elle le nom de Cholem-Aleikhem, le «père de la littérature juive en Yiddish»?

Je me retrouve avec mes amis près du monument dédié à l'écrivain Cholem-Aleikhem au centre ville. Pourquoi ce monument célébrant la mémoire du «père de la littérature juive en Yiddish» se trouve-t-il dans la rue principale de Birobidjan?

Cholem Aleikhem nom de plume de Cholem Naumovich Rabinovich, né le 2 mars 1859 à Pereïaslav et mort le 13 mai 1916 à New York, est un humoriste, écrivain ukrainien ou russe et juif. Très populaire, il a écrit des romans, des nouvelles et des pièces de théâtre en yiddish. Il a fait beaucoup pour promouvoir la littérature yiddish et il est le premier à écrire des contes pour enfants en yiddish. Ses œuvres ont été traduites dans de très nombreuses langues. La comédie musicale *Un violon sur le toit* lancée à Broadway en 1964 et basée sur le personnage de Tevye le laitier, est le premier succès commercial d'une pièce en anglais décrivant la vie du petit peuple juif d'Europe de l'Est avant la Shoah. Par la suite, la pièce a été reprise de nombreuses fois dans le monde entier, puis adaptée au cinéma en 1971.

Cholem Naumovich Rabinovich naît dans une pauvre famille patriarcale juive à Pereïaslav en Russie impériale (maintenant en Ukraine). La mère de Cholem décède quand il a quinze ans. Il écrit peu après sa première œuvre, l'adaptation juive du roman *Robinson Crusoe*. Cholem décide alors de se vouer à l'écriture. Il prend pour pseudonyme Cholem Alei-



Le monument à Cholem Aleikhem est construit en Chine et a ouvert à Birobidjan en 2004.

chem dérivé de la salutation usuelle en yiddish (et en hébreu) que la paix soit avec vous. En 1876, après avoir terminé ses études à l'école locale de Pereïaslav avec d'excellentes notes, il quitte la maison de ses parents à la recherche d'un emploi. Pendant trois ans, il donne des cours à Olga (Golde) Love, la fille d'un propriétaire foncier fortuné, avant de l'épouser le 12 mai 1883.

Cholem Aleikhem écrit d'abord en russe et en hébreu avant d'opter à partir de 1883 pour le yiddish, langue dans laquelle il écrit plus de quarante volumes. On le considère dès 1890 comme la figure de proue de la littérature yiddish, langue couramment parlée mais méprisée dans la littérature, qualifiée de «jargon» par la plupart des écrivains juifs russes, qui écrivent en hébreu, la langue liturgique, exclusivement utilisée par les Juifs éduqués.

Outre son abondante production littéraire en yiddish, il utilise sa fortune personnelle pour jouer les mécènes et encourager les écrivains yiddish. Il inclut leurs œuvres dans son almanach, *Die Yiddishe Volksbibliothek* (La bibliothèque populaire yiddish), publié en 2 éditions, 1888 et 1889 qui donne une place importante à de nombreux jeunes écrivains yiddish. Il n'y aura pas de troisième édition, Cholem Aleikhem ayant perdu toute sa fortune dans une spéculation boursière en 1890, bien

que l'almanach soit déjà rédigé. C'est également au cours de cette période que l'écrivain contracte la tuberculose.

En 1905, Cholem Aleikhem émigre avec sa famille à la suite d'une vague de pogroms qui déferle sur le sud de la Russie. Tout d'abord, il s'installe à New York tandis que le reste de sa famille vit à Genève en Suisse. Cependant, il s'aperçoit assez vite que ses revenus relativement limités, ne lui permettent pas d'entretenir deux foyers, et il décide de retourner à Genève. Malgré sa grande popularité, beaucoup de ses ouvrages ne lui génèrent que très peu de revenus et il est forcé d'effectuer des voyages et des tournées harassantes pour donner des conférences et subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. En juillet 1908, lors d'une tournée en Russie, il s'évanouit dans le train le menant à Baranowicz. Les médecins diagnostiquent une récurrence de tuberculose hémorragique aiguë qui l'oblige à passer deux mois de convalescence dans l'hôpital de la ville. Il décrit plus tard cet incident comme une rencontre en face à face avec sa majesté l'Ange de la mort, et proclame que ce fut le catalyseur pour rédiger son autobiographie. Aleikhem passe les quatre années suivantes en semi-invalidité, ce qui ne lui permet que de retrouver un travail d'écriture à peu près régulier. En 1914, la grande majorité de la famille de Cholem Aleikhem émigre aux États-Unis et s'établit à New York. Son fils Misha étant à cette époque atteint de tuberculose, se voit refuser l'entrée des États-Unis par les services de l'émigration. Misha reste en Suisse avec sa sœur Emma, et décède en 1915, un événement qui enfonce l'écrivain dans une profonde dépression.

Sholem Aleikhem meurt à New York le 13 mai 1916, à l'âge de 57 ans, alors qu'il travaille sur son dernier roman, *Mottel*, le fils du chantre. Il est enterré au cimetière du Mount Carmel dans le Queens. Ses funérailles sont parmi les plus grandioses de l'histoire de New York, avec un cortège funèbre de plus de 100 000 personnes.

<http://pgusa.ru>
Дальневосточный центр изучения
идиша и еврейской культуры

Le parfum

Du rêve d'enfant à un travail... qui sent bon!



Cela fait un petit moment que j'essaie de me rappeler : quand ai-je reçu un parfum comme cadeau pour la première fois ?... Je devais avoir 12 ou 13 ans, je pense, et c'était sûrement les garçons de ma classe qui ont offert de petits flacons d'eau de toilette qui sentaient les bonbons et les fruits de bois à mes copines et à moi-même. Puisque c'était le 8 mars, la Journée mondiale des femmes... Ma mère avait elle aussi deux ou trois flacons sur sa petite table de nuit, mais elle ne s'en servait pas beaucoup. Pour mon père, c'était

pareil : seulement quand nous faisons des sorties au théâtre et que papa mettait son costume et sa cravate, il se parfumait généreusement et moi, petite, éprouvait une immense sensation de joie : je voyais mes parents se faire beaux et c'est surtout grâce à ces moments d'une joyeuse préparation que j'arrive à me souvenir aujourd'hui des parfums de mon enfance...

Devenue grande, en septembre 2012, grâce à un pur hasard, j'ai ouvert la porte de l'univers du Parfum comme une nouvelle employée de la Parfumerie Fragonard. Il s'agit de l'usine du

parfum qui se situe depuis 1926 à Grasse et de deux musées du parfum qu'on trouve depuis quelques décennies au cœur de Paris. Cela fait donc quelques mois que je fais des visites guidées des musées du parfum à des touristes russes, américains, canadiens, australiens... Je leur fais découvrir l'histoire des parfums et leur fabrication, je fais la démonstration des fragrances de Fragonard et je dois dire que ce travail me passionne ! Mais, enfin, peut-on trouver une occupation plus agréable que celle-ci pour une jeune femme, surtout si elle vient comme moi de la Russie lointaine et si elle est curieuse de tout?!

C'est avec grand plaisir que je fais partager dans ce numéro

d'octobre de « Salut ! Ça va ? » ma nouvelle passion et que je vous présente, chers lecteurs, les personnes qui en savent beaucoup, presque tout sur les parfums, grâce à des années de travail dans ce monde magique pour nous, mais ordinaire pour eux, celui du parfum.

Dans cette turbulence de jours consacrés à des foules de touristes venant à Paris du monde entier, je m'arrête au milieu de ma course pour réaliser cet encart thématique. Pour ne pas oublier que je suis encore journaliste, et pour confirmer que j'adore les parfums depuis toute petite.

*Irina Korneeva, Paris
irinadeblago@gmail.com*



« L'outil » le plus important chez les parfumeurs est, bien sûr, leur nez. Cette partie du visage a donné son nom au métier. Il est reconnu qu'aujourd'hui on ne trouve que quelques dizaines de « nez » dont la plupart sont Français. Au départ, c'était une occupation d'hommes, mais aujourd'hui le métier se féminise assez vite, résultat: l'un des plus célèbres parfums « J'adore » chez Christian Dior doit sa naissance à une dame. Les nez font très attention à leur régime alimentaire: ils n'ont pas le droit de manger ni très salé, ni très sucré, ni très épicé... Ils ne fument pas et ne boivent pas d'alcool. Le temps de travail avec leur nez se limite généralement à trois heures par jour et leur carrière ne dépasse presque jamais 20 ans... Certes, il s'agit d'un des métiers des plus exigeants au monde !

Les privilèges et les sacrifices des « nez »



Corinne MARIE-TOSELLO est une consultante en parfumerie Fragonard. Comme beaucoup de ses confrères, elle a fait ses études à l'Institut de parfumeurs à Grasse. Elle a gracieusement accepté à dévoiler quelques secrets de son métier insolite pour les lecteurs de « Salut ! ».

- **Comment avez-vous compris que vous étiez capable de devenir parfumeur ?**

- Un intérêt certain pour les odeurs, la manière de les mémoriser, la faculté de percevoir les odeurs "dangereuses" plus rapidement que les personnes "normales"...

- **Qu'est-ce que vous trouvez de plus passionnant dans votre métier ?**

- L'expression olfactive, le fait de formuler concrètement des essences pour aboutir à une composition parfumée, témoin d'une histoire olfactive, son histoire personnelle aussi bien que celle d'un autre.

- **Les futurs parfumeurs, quelles matières étudient-ils pour arriver à leur maîtrise ?**

- « Les élèves parfumeurs » effectuent un exercice de mémorisation d'environ 1000

odeurs, bonnes ou mauvaises, à l'aide de leur mémoire olfactive, associer une odeur à un souvenir...en complément de la chimie organique, histoire de la parfumerie, marketing, analyses techniques des essences.

- **Qu'est-ce qui influence généralement un parfumeur dans son choix lorsqu'il est en train de créer un nouveau parfum ?**

- Le plus souvent, le parfumeur créateur a comme contrainte de suivre les tendances olfactives du moment, cependant il existe des parfumeurs qui créent simplement à partir de leur ressentis, ou en s'inspirant du brief original de marques très "niches". Le parfumeur peut puiser son inspiration dans les autres formes d'art : peinture, musique essentiellement, de ses voyages, et parfois même de ses préférences gustatives.

- **Votre talent olfactif vous aide-t-il... dans votre vie quotidienne ?**

Pas vraiment, parfois cela représente un avantage, et parfois un inconvénient, la perception des odeurs étant beaucoup plus élevée chez un parfumeur que chez une personne néophyte.

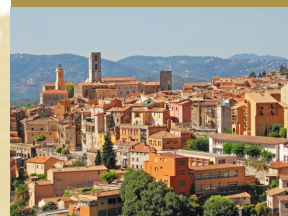
- **En quels petits bonheurs devez-vous vous réduire pour rester toujours en belle forme olfactif ?**

- L'usage du tabac est déconseillé, une hygiène de vie est fortement conseillée.

- **Le parfum de l'année 2014, à quoi ressemblerait-il, à votre avis ?**

- Un savant mélange de notes orientales, profondes et quasi religieuses invitant à l'introspection, et en même temps des notes très "nature", herbacées, volatiles, invitant à l'insoutenable légèreté de l'être, une interprétation abstraite et contemporaine. Avec un soupçon de gourmandise...

Grasse, capitale mondiale des parfums

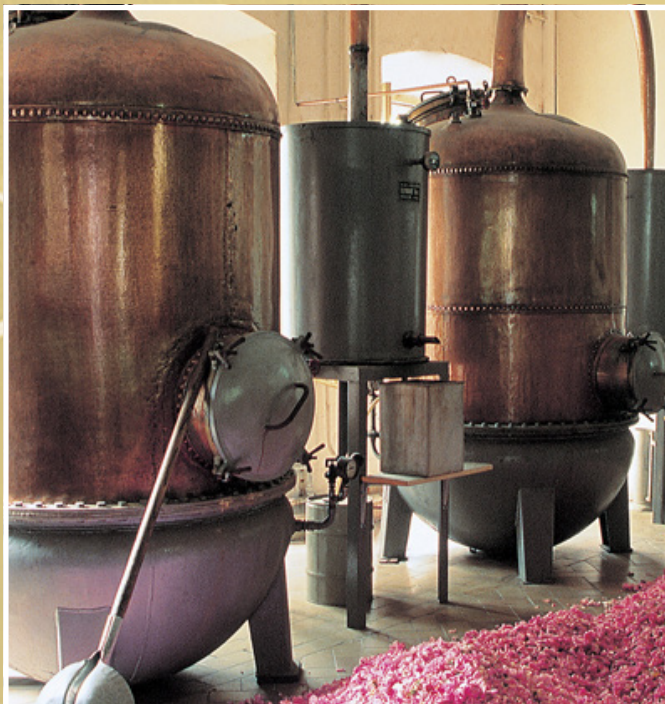


Les fleurs ont donné à Grasse, capitale mondiale de la parfumerie, ses lettres de noblesse. La ville était autrefois ornée tant au niveau visuel qu'olfactif par des jardins et des champs de fleurs de jasmin, de roses et de tubéreuses, les trois fleurs reines dans l'art de la parfumerie.

Aujourd'hui une vingtaine d'exploitants les cultivent et certains jardins ont été aménagés afin d'y conserver ce patrimoine en réunissant l'ensemble des senteurs de Provence. L'activité de la capitale mondiale des parfums est essentiellement tournée vers les relations internationales qui font que la trentaine d'usines de parfums envoient leurs créations dans le monde entier. De tous les coins du monde, des matières premières sont acheminées vers Grasse, pour être traitées.

Voilà pourquoi Grasse a réussi le pari de faire de son industrie un véritable art, alliant luxe, raffinement et qualité des produits créés ou transformés. Un art perceptible en visitant une parfumerie, en créant son propre parfum au cours d'un atelier, ou en flânant ou sein des ruelles du centre historique.

Source : www.grasse.fr



Trois générations de la famille Costa: l'art de créer les parfums



Agnès COSTA-WEBSTER, directeur général de Fragonard, se dit être née dans le parfum, tout comme ses deux sœurs. Ses parents, Hélène et Jean-François, ont donné beaucoup d'énergie au développement de l'usine et ont contribué au patrimoine culturel de leur pays. C'est à Monsieur Costa, grand

collectionneur passionné, qu'on doit la création des Musées du parfum à Paris et c'est grâce à son épouse Hélène que Le musée provençal du Costume et du Bijou a vu le jour à Grasse.

Nous n'avons pas pu nous empêcher de poser quelques questions à Mme Costa-Webster sur l'histoire de sa famille et celle de leur affaire familiale.

- Si l'on vous demandait de décrire les arômes de votre enfance, de la maison de vos parents, qu'est-ce que vous évoqueriez en premier?

- La fleur d'oranger est certainement l'arôme le plus représentatif de mon enfance et le plus présent.

Je me souviens enfant l'odeur de la fleur d'oranger dans notre jardin, son goût inimitable dans la célèbre fougasse que l'on achetait chez le boulanger de Grasse, et bien sûr son utilisation dans notre usine de parfumerie.

- Quel était le rôle des parfums dans votre maison ? Comment cela a marqué par la suite votre vie d'adulte?

- Ma mère avait une passion pour les fleurs de son jardin, la maison était toujours décorée de bouquets de fleurs cueillis le matin dans le jardin, et leur odeur embaumait divinement notre maison. Le parfum, c'était aussi celui de mon père quand il rentrait de

La parfumerie Fragonard (qui comprend aujourd'hui trois usines à Grasse et à Eze, des boutiques et des musées au sud de la France et à Paris) ouvre ses portes pour la première fois en 1926. Son fondateur, Eugène Fuchs (1863-1940), pouvait-il s'imaginer que plusieurs décennies après sa disparition la Maison Fragonard fonctionnerait aussi bien que de son vivant et qu'elle serait toujours dirigée par sa famille ?!... Par ses trois arrière-petites-filles, plus exactement.

l'usine et que ses vêtements étaient imprégnés des effluves de notre fabrique de parfumerie.

- Vos sœurs, de quelle façon partageaient-elles la passion de vos parents pour les parfums?

- Comme moi, mes sœurs sont "nées" dans le parfum... c'était notre quotidien, l'histoire de notre famille, le présent de notre père et l'activité de notre ville. Aujourd'hui, nous perpétons toutes les trois la passion de nos parents en co-dirigeant ensemble Fragonard.

- Et vos enfants, ont-ils voulu reprendre le chemin professionnel que leur arrière-grand-père avait frayé?

- Nos enfants sont encore trop jeunes pour y penser, et seront seuls à décider de leur avenir, mais il est évident que nous espérons leur transmettre à notre tour ce patrimoine incroyable et forgé avec passion au fil des générations.

- Qu'en pensez-vous, par quelles fragrances pourrait-on esquisser le portrait d'une Française?

- Nous avons chez Fragonard un parfum qui pour moi représente la Parisienne chic et élégante, telle que j'aime la croiser dans les rues de Paris, perchée sur de petits talons : Frivole. Cette fragrance est une ode au jasmin, au muguet et à la pivoine.

Il est sûr et certain que toute personne qui aime s'acheter les parfums s'est posée au moins une fois dans sa vie une question classique :



comment est-ce que mon parfum a été créé, où et par qui?! Curieux de recevoir les réponses, nous nous sommes adressés à Stéphane CAMPANA, responsable d'équipe à l'usine Fragonard.

- Pourquoi avoir choisi ce métier et quel est votre parcours professionnel ?

- Je suis rentré très jeune dans le monde de la parfumerie. Au départ, j'étais magasinier. J'ai toujours travaillé dans l'usine historique. C'est une maison très ancienne dans laquelle il a fallu adapter le travail : de stockage, de production et de conditionnement. Pour évoluer dans les différents métiers de la parfumerie, j'ai été formé plus précisément dans la

fabrication du parfum. C'est à dire dans l'étape de mise en alcool des essences composant la formule du parfum. Il fallait surveiller la macération du mélange pendant trois semaines et effectuer le filtrage avant de conditionner les parfums et eaux de toilette dans leurs flacons. Progressivement, je suis devenu responsable d'équipe.

- La production d'un parfum, de quelles étapes essentielles est-elle composée?

- Fragonard achète les matières premières qui arrivent dans notre labo afin que les préparateurs puissent réaliser les compositions qui seront les bases de nos produits. Ces bases sont mélangées à de l'alcool pour le parfum, à de l'alcool et de l'eau distillée pour l'eau de toilette. Après 3 semaines de macération, ils sont filtrés puis conditionnés dans leur bouteille.

- Qu'est-ce qu'il y a de plus difficile dans ce travail?

- Il est toujours agréable de sentir une petite quantité de parfum vaporisée sur une mouillette en papier. Mais il est moins plaisant d'apprécier la même senteur en grosse quantité.

- Parlez-nous un peu

des fleurs et d'autres composants des parfums. Qu'est-ce qu'il y a de plus populaire et de plus rare aujourd'hui dans la parfumerie?

- Grasse cultive depuis très longtemps la Rose Centifolia et le Jasmin Grandiflorum. Toujours très appréciées dans l'élaboration des parfums, ces fleurs sont devenues plus rares au fil des années car beaucoup d'autres pays se sont mis à la culture des fleurs.

- Donnez-nous quelques chiffres significatifs qui expliquent la fabrication d'un parfum.

- Un parfum est composé de 20 à 24% d'essences et d'alcool. Une eau de parfum est composée

de 12 à 15% d'essences, d'alcool et d'eau distillée. Une eau de toilette est composée de 10 à 12% d'essences, d'alcool et d'eau distillée. Une eau de Cologne est composée de 7% d'essences, d'alcool et d'eau distillée.

- Aujourd'hui, c'est très à la mode de produire des savons à la maison. Est-ce qu'il est possible, à votre avis, de créer un parfum... chez soi, en utilisant des outils domestiques?

- Pour moi l'élaboration d'un parfum est très longue et compliquée. Elle nécessite un savoir-faire très ancien dans différents métiers. Tout est une question de dosages qu'il n'est pas facile de réaliser à la maison avec des appareils domestiques.

Les secrets de la fabrication



Paris est une ville-musée. Nombreux sont ses quartiers et ses bâtiments qui représentent quelque chose d'exceptionnel : une partie de l'histoire française ou mondiale, des parcours d'illustres artistes, comédiens ou scientifiques, des traces de tournages de beaucoup de chefs-d'œuvre du cinéma ... A deux pas de l'Opéra, tout au cœur de la ville, l'on peut aussi trouver deux musées qui abritent plusieurs centaines d'objets d'art représentant l'histoire du parfum, dès l'Antiquité jusqu'à nos jours.

La collection d'anciens flacons, d'étiquettes et d'autres pièces précieuses et uniques est visible tous les jours par des milliers de touristes du monde entier. Les visites sont accompagnées par les guides multilingues et... elles sont gratuites ! Chacun a également l'occasion de tester son odorat et sentir les parfums de la Maison Fragonard tout en recevant des informations sur les grands classiques, la mode et les nouvelles tendances de la parfumerie.

Jacques COJEAN nous fait part de son expérience de directeur de ses deux Musées, en soulignant avec fierté et réserve à la fois qu'avant de venir à Paris pour diriger ces sites historiques, il a travaillé pendant 16 ans à l'usine des parfums.

3000 ans d'histoire du parfum à travers une collection hors du commun

- A votre avis, quelle est la différence entre vos musées et tous les autres musées de Paris?

- Tout d'abord, l'entrée de nos musées est gratuite. Ensuite, au travers de la collection de Jean-François Costa, nous retraçons plus de trois millénaires d'histoire de la parfumerie, c'est certainement une des plus belles collections d'objets de parfumerie au monde.

- Quelle partie du musée vous tient particulièrement à cœur?

- Nous avons deux musées sur Paris, dans le quartier de l'opéra Garnier. Chacun à son charme et une histoire passionnante.

Le musée de la rue Scribe est un ancien hôtel particulier Napoléon III, construit par Lesoufaché, où Maria Callas vécut pendant sa période parisienne. Le musée du boulevard des Capucines est un ancien théâtre où Arletty fit ses débuts sur scène.

- Des touristes étrangers, qu'apprendront-ils d'intéressant sur les parfums en visitant vos musées?

- Ils apprendront les différents procédés d'extraction et l'origine des matières premières. L'évolution des objets de parfumeries. Les us et coutumes, le rôle divin que joua le parfum, puis médical et enfin sanitaire. Et enfin l'histoire de la maison Fragonard et l'origine de son nom.

- Qu'est-ce qui vous attire le plus dans votre travail actuel?



A visiter :

- Les musées du parfum 9, rue Scribe 75009 Paris ou 39, bd des Capucines 75002 Paris
- L'usine historique 20, bd Fragonard 06130 Grasse
- La fabrique des fleurs Les 4 chemins, route de Cannes 06130 Grasse

- Le fait que Fragonard reste une entreprise familiale avec une production artisanale, que nos clients soient originaires du monde entier, que toutes mes journées de travail se passent dans une ambiance parfumée...

- Présentez-nous votre parcours professionnel. Pourquoi avez-vous choisi de lier votre vie à des parfums?

- Ce n'était pas une vocation chez moi, j'ai fait mes études dans l'hôtellerie et la restauration. Après mon service militaire, Mr Cardelli, directeur de l'usine laboratoire d'Eze village m'a proposé de le rejoindre pour un essai, cet essai dure depuis 22 ans... Il y a six ans, les sœurs Costa m'ont proposé de quitter la Côte d'Azur pour tenter l'expérience parisienne. J'ai accepté le challenge et j'en suis très heureux.

- En étant un homme, et un homme dont le métier est le parfum, que diriez-vous

sur l'attitude masculine envers les parfums et leur choix des parfums?

- La parfumerie masculine connaît son véritable essor durant les années 1970. Alors qu'avant les hommes ne se parfumaient que très peu. Les années 80 voient mûrir les habitudes de parfum: les fragrances sont à dominante masculine, elles valorisent l'homme viril, le mâle, fort et solide. Poivrés, épicés, et même racés, la tendance est aux parfums forts. Aujourd'hui, l'homme veut être à l'image de son parfum : mystérieux, attirant et séducteur.



Stage aux centres francophones des Lions clubs: ça change la vie!



Ekaterina Saetskaya
Université pédagogique
d'Etat
de Blagovetchtchensk

Cet été j'ai eu la chance d'être stagiaire au centre international francophone des Lions Clubs de France. C'était une belle possibilité de vivre en France pendant un mois, d'admirer plusieurs villes et curiosités et, plus important encore: se faire de nouveaux amis!

Au début, moi, comme tous les autres, j'avais peur de parler français, il fallait surmonter la barrière linguistique. Après trois jours à Paris, nous nous sommes rendus à Saint-Etienne, qui se trouve non loin de Lyon, ville principale de la région Rhône-Alpes. Les quatre premiers jours j'ai vécu dans une famille d'accueil, chez Madame Claire que je n'oublierai jamais, surtout l'odeur de sa cuisine. Je me souviendrai toujours des promenades à travers la ville, des conversations vives autour de la table ronde et ce mot légendaire «Courage!» par lequel nous commençons chaque nouvelle journée!

Après le séjour dans les familles, on est allé dans notre centre. Le



thème était «Patrimoine», grâce à ce thème nous avons réussi à apprendre l'histoire de la France ancienne et jusqu'à nos jours. La réception à la Mairie de Saint-Etienne, la Marseillaise, l'hymne des centres chantés devant le monument aux morts pour la

cérémonie du 14 juillet, la découverte du Beaujolais, les visites des musées des mines, du musée d'art moderne, cité du design, la soirée au caveau, le jour du repas national, les présentations des pays, qui étaient pleines de chansons et danses - tout ça sera pour longtemps dans mon cœur!

Après ce voyage inoubliable, mon amour pour la langue française a doublé, parce que une fois la France visitée, on voudrait bien y revenir encore une fois. Ce que j'ai vu en France: Paris, Lyon, Saint-Etienne, Puy-en-Velay, Roanne, Montbrison, les petits cafés des rues, les boutiques, les monuments, les parcs etc. - tout ça j'ai beaucoup aimé, c'était comme un coup de foudre pour ce pays magnifique qui va se transformer en amour éternel!

Outre cela, je me suis fait des amis du monde entier. Depuis, je reste en contact par internet avec eux, et j'espère pour longtemps. Je suis très reconnaissante à tous ceux, grâce à qui ce beau voyage s'est réalisé, parce que non seulement j'ai perfectionné ma langue, mais moi-même, j'ai changé un peu, pour le mieux, ça m'a beaucoup enrichi dans tous les sens.

Maintenant, j'apprends le français avec un très grand plaisir, parce que l'amour pour la France m'a beaucoup inspiré!



CIRFU 2013 - centre d'amitié et de francophonie



Daria Tikhomirova
Ancienne étudiante
à l'Université
d'Etat d'Amour

En réfléchissant sur les paroles pour commencer cet article, je n'ai rien trouvé de mieux que de citer Françoise Sagan.

Sa "Bonjour Tristesse" commence exactement comme je voudrais commencer mon histoire sur mon séjour inoubliable à Toulon au centre de la Francophonie CIRFU 2013: «<...> Cet été-là, j'avais dix-sept ans et j'étais parfaitement heureuse». Il y a une seule différence: je n'ai pas 17, j'en ai 22. Mais les sentiments sont les mêmes: j'étais tellement heureuse, tellement inspirée par tout ce qui s'était passé ce mois-ci, que j'avais peur d'imaginer le jour des adieux. Mais celui-ci approchait à grands pas.

La tristesse s'installait dans mon cœur au moment où je devais dire à mes amis «au revoir» en pleurant. Ces gens sont devenus ma deuxième famille.

La tristesse s'installait dans mon cœur au moment, où mes chers amis Sergio et Olga et moi, nous attendions à 5 heures du matin l'arrivée de Jean-Luc, qui nous avait promis de nous emmener à la gare. Je tenais mon chapeau blanc jusqu'à ce qu'il tombe par terre. Et puis j'ai dit «au revoir» encore une fois. J'ai dit ça pas seulement à mes nouveaux frères et



sœurs mais à toute ma famille dont le nom est le CIRFU.

Ce serait mieux que je commence mon histoire d'été dès le début. Autrement, mon émotion (parfois excessive) peut-être incompréhensible pour les

Nous étions tous de la même famille, une famille dont tous les membres parlaient deux langues - le français et la langue de l'amitié.

autres. Alors, en juillet 2013 j'ai eu la chance de participer au stage du Centre International Francophone des Rencontres Universitaires (CIRFU) des Lions Clubs de France à Toulon. Vous pouvez

imaginer mes sentiments au moment où j'ai reçu le message de la part M. Walter, le responsable de CIRFU 2013, qui m'a dit que ma candidature avait été retenue! Pour moi c'était la plus belle nouvelle jamais reçue! Mon cœur s'est mis à battre très vite. "Provence! J'arrive!" - résonnait dans ma tête. A ce moment-là, j'étais au septième ciel. A vrai dire c'était la première fois que je postulais pour la participation à un stage en France et, sans frime délibérée je peux dire que je ne savais pas beaucoup de choses sur les CIFs et le CIRFU.

Le CIRFU est un des 7 centres internationaux francophones qui rassemblent des étudiants étrangers de 22 à 25 ans. Chaque année grâce à ces stages les jeunes du monde entier ont la chance exceptionnelle de se rencontrer, d'échanger des idées dans un esprit d'ouverture et de compréhension pour développer l'amitié au niveau international et créer un monde meilleur. Tout cela est basé sur l'amour pour la France et ça donne une vraie possibilité aux étudiants d'apprendre la langue française et de mieux comprendre la culture de ce beau pays.

Chaque centre organise un programme complet de visites en fonction du thème du centre. Le thème de centre CIRFU 2013 était «Structures sociales et traditions d'une région du sud de la France au sein des institutions fran-



çaises». En vertu de ce programme, nous avons participé activement à la découverte des structures administratives et sociales de la France au travers de l'agglomération Toulon-Hyères. Les clubs Lions nous ont fait découvrir les diverses structures de l'Etat à l'échelle départementale: l'Administration (Mairie de Bandol, Conseil Général), l'Armée (base navale de Toulon), l'organisation du commerce (marché de la criée aux fleurs), la protection de l'environnement (les Salins d'Hyères, la gestion de l'eau au barrage de la Mole) la protection du patrimoine (les jardins Olbius Riquier et Beaudouvin) l'art (Maison du Cygne à Six-Fours) la tradition de la vigne et du vin (domaine de l'Eoube à La Londe) et le fonctionnement d'une école de commerce (KEDJE à Marseille).

Le stage a débuté à Paris, où les stagiaires des 7 centres se sont rassemblés. Après les 2 jours d'exploration de Paris, il y a eu une soirée culturelle, qui était riche en couleur vu que tout le monde était vêtu en costumes traditionnels.

Après une superbe et fascinante soirée festive à Paris, nous sommes partis pour Toulon. Nous avons traversé la France du nord au sud pour atteindre notre destination. S'arrêtant en route à Cannes et Nice pour quelques jours, et profitant des plages, nous sommes finalement arrivés à la gare de Toulon. Les familles d'accueil nous attendaient déjà. Les trois premiers jours chez la famille étaient particulièrement mémorables! C'est grâce à une telle communication que l'on peut mieux comprendre la culture d'un pays, on peut voir la vraie vie française de nos propres yeux. Je profite de l'occasion pour remercier encore une fois Natalie et Paul, qui étaient la meilleure famille d'accueil! Grâce à eux j'ai goûté à de nombreux sortes de vrais fromages français, du pastis, du vin et d'autres singularités!

Ayant dit "au revoir" à nos familles d'accueil, tout le monde s'est rendu à l'Université du Sud Toulon-Var, où nous logions pendant tout le stage. Le mois du stage était si intense et si intéressant qu'il n'y avait pas du tout de temps libre pour se reposer. Mais nous étions tous absolument satisfaits parce que nous passions notre temps en compagnie de gens extraordinaires et intéressants en échangeant nos idées, nos émotions et nos sourires.

Ce stage m'a beaucoup appris. Les choses les plus importantes que j'ai apprises c'est que les gens peuvent bien se comprendre les uns les autres indépendamment de la couleur de peau,



Avec ma famille d'accueil

la nationalité, la religion etc. C'est vrai qu'on pense parfois différemment, mais on ressent toujours les choses de la même façon. Ce stage m'a aidée à comprendre plus profondément à quel point il est important de traiter des personnes sans juger, mais en fonction de



La maison et le jardin de ma famille d'accueil

ses qualités personnelles. Finalement, j'ai appris que si on a le désir de créer une amitié au niveau international - tout est entre nos mains.

Je me souviens des moments merveilleux où nous présentions notre pays en parlant de la culture, l'histoire, la politique, les plus beaux lieux. Nous invitions nos amis à venir chez nous. Nous écoutions les autres et nous rêvions d'aller chez eux, quelle que soit la distance. Nous avons dansé la salsa, la samba, la kalinka et la danse indienne, nous chantions nos chansons nationales et écoutions celles des autres. Nous étions tous de la même famille, une famille dont tous les membres

parlaient deux langues - le français et la langue de l'amitié. C'est grâce à ces 2 langues que nous sommes devenus amis. C'est le mot «amitié» que nous écrivions sur les fanions pour les présenter aux membres de Lions Clubs, qui nous recevaient avec toute l'amitié de la douce France. C'est la France et le français qui nous ont réunis. Chaque jour nous remercions ceux qui nous ont aidés à apprendre quelque chose de nouveau et d'intéressant sur la région et ses curiosités, l'histoire, la base navale de Toulon, la production de vin rosé.

C'est avec les larmes aux yeux chaque fois que je me rappelle de tout ça. Mais ce sont des larmes de bonheur, n'est-ce pas «Titanic», «Anna-Maria», «Bismarck»?

C'est presque impossible de décrire en mots ce que sont les CIF. Mais après avoir senti ça profondément, on devient une partie, la partie de nos coeurs est là pour toujours. L'esprit de CIF devient la partie de nos vies. Mes amis, je vous remercie toutes et tous! Je remercie M. Walter et notre chère directrice Ange et chers animateurs Hadi et Magdalena pour l'organisation de ce stage parfait! Je remercie tous les membres de Lions Clubs d'organiser cette fête de la francophonie pour les jeunes francophones du monde entier depuis déjà 55 ans!

Je n'oublierai jamais les chants de cigales, les petits marchés nocturnes, le goût du vin rosé, le trajet TGV Paris-Toulon, ces platanes et cyprès, la lavande, la pluie, qui a failli nous attraper près de la Tour Eiffel, et les visages ravis de mes amis. Ils étaient prêts à se mouiller sous la pluie, parce que ça en valait la peine.

Maintenant la tristesse a disparu - le souvenir de cette amitié me réchauffe le coeur. Merci.

Le «Festichant» à Ekaterinbourg

Chaque année l'Alliance française de Vladivostok, dans le cadre de la fête de la Francophonie, organise un concours de chanson française dont les trois gagnants obtiennent 2 séjours en France et un voyage dans une ville russe où se tiendra le concours fédéral. Ci-dessous vous trouverez un beau témoignage d'une participante vladivostokoise de ce fameux concours qui a eu lieu cette année à Ekaterinbourg.



Alina Samotokhina
Etudiante de l'Université
Fédérale de l'Extrême Orient

Je suis sûre, que le printemps évoque pour tous les francophones la saison des concours, des rencontres thématiques et des ateliers intéressants. Pour moi, l'événement le plus important de la fête de la Francophonie 2013 a été le Festival de la chanson française «Festichant» qui a eu lieu à Ekaterinbourg.

Avant tout je voudrais remercier l'Alliance Française de Vladivostok, qui m'a offert la possibilité de représenter l'Extrême-Orient au concours fédéral et de me plonger dans l'atmosphère de ma langue préférée, de la musique en me permettant de me faire de nouveaux amis.

Le premier jour du Festival

Après de longs vols et une nuit blanche, à cause du décalage horaire, nous nous sommes dirigés vers la Maison de la Musique. La concierge de cette Maison nous a accueillis, souriante, avec des T-shirts avec l'emblème du Festival. Une petite scène. Une française très énergique Bibi et son équipière extraordinaire Mimi (une femme-mime) ouvraient le Festival. L'atmosphère était agréable, pas de soucis, seulement les sourires, le français et la musique.

Le niveau élevé des participants est devenu évident dès les premières chansons. A mon avis le groupe cadet des solistes avait beaucoup de talent et malgré le manque d'expérience dans la langue française, ils se produisaient à la hauteur des meilleurs.

Les duos nous ont frappés par leurs interventions pleines de talent artistique (4 personnes étaient des représentants des Universités théâtrales), de sensualité (alors que les relations dans le duo n'étaient qu'amicales) et d'originalité d'interprétation. Je crois que ju-

ger cette nomination était plus difficile que les autres.

Et, enfin, le troisième groupe de solistes majeurs était très mixte. Par exemple, il y avait un animateur de noces et un interprète traditionnel du folklore musical. L'absence d'un leader ajoutait des difficultés pour le jury.

la famille de tsar a été tuée - la curiosité la plus importante de la ville. Et le reste du temps je ne me souviens pas, parce que les effets du décalage horaire revenaient en force.

J'ai été émerveillée par la chanteuse Aissate. Venue de France, elle a des racines africaines. Et avec elle nous avons chanté ses chansons en français et en poel (sa langue maternelle).

Le deuxième jour: la finale

Le matin a débuté par un merveilleux petit déjeuner à l'hôtel, une recharge pour la bonne humeur de toute la journée. Pendant la deuxième étape du concours, on a chanté des chansons «a capella». C'était moins spectaculaire, mais plus important pour le jury.

Workshop d'Aissate. Le deuxième miracle de notre festival. Une personne battait un rythme et les autres composaient la mélodie, s'y ajoutent tous ceux qui le veulent à tour de rôle. La fusion de l'énergie, le volume de la mélodie... quand tu es une partie de tout ça, tu te sens irremplaçable.

La cérémonie de décoration et de la clôture du Festival est arrivée et s'est déroulée très vite. En plus des places d'honneur il y avait les nominations pour l'originalité et pour la meilleure maîtrise de la langue française. Et enfin, les juges ont dit leur avis sur chaque participant.

L'événement final était la visite du théâtre, à vrai dire, bien que j'aime beaucoup le théâtre, j'avais des idées préconçues sur l'opéra musical «Les Âmes Mortes». Mais l'originalité de la mise en scène, un grand orchestre, une scène insolite, les décorations, les acteurs - tout était là pour donner une belle impression.

Je crois qu'il faut déjà m'arrêter. Merci à l'Alliance Française d'Ekaterinbourg pour ce week-end. Et nous, nous avons été attendus la dernière nuit pour des adieux des gens que nous ne reverrons plus jamais, dans la ville «gratte-ciel».



Peu après des interventions et le déjeuner de l'image soviétique, en attendant tous les participants (dans le hall de concert) j'ai vu un petit «miracle» (impromptu, improvisé). Un pianiste virtuose, deux guitaristes et une dizaine de voix fortes de toute la Russie se rejoignaient ensemble pour un morceau musical. Nous avons chanté les chansons les plus connues de tous: «Je veux», «Ne me quitte pas», «Nous avec le cheval», «Ciel de Londres». Je ne pouvais même pas m'imaginer que c'était possible, quand un si grand collectif chante si bien sans répétition ni prof de chant, les émotions sont inexprimables.

L'heure suivante était consacrée à un atelier avec la prof Natalia Pospelova, qui nous a montré des exercices originaux pour chanter (et tout ça après le concert). Et le point suivant de notre programme était la visite de la ville en bus. Nous avons visité Le Temple sur le Sang - l'endroit où

L'école de Parkour à Vladivostok



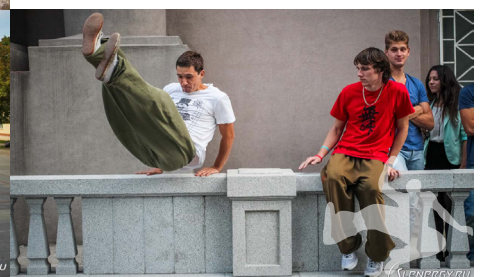
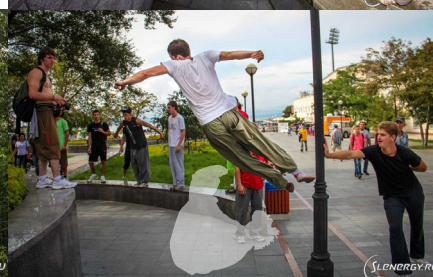
Elena Terenetskaya
Responsable des projets culturels Alliance française de Vladivostok

Entre les 6 et 8 septembre quatre traceurs français sont venus à Vladivostok pour mener une série des master-classes pour les jeunes de notre région. La géographie des participants était vaste: Khabarovsk, Bolchoy Kamen, Slavyanka et bien sûr Vladivostok - en gros une trentaine des traceurs locaux s'entraînaient côte à côte avec Charlotte Dequevauviller, Melvin Renoux, Thomas Le Groignec et Aurélien Bonhomme - les représentants de la Fédération de parkour en France et fondateurs de l'Association de parkour à Nantes.

Un peu d'histoire...

Le mot parkour est une référence au parcours du combattant mais simplifié pour représenter la simplicité et l'efficacité de la discipline. En effet un c peut se prononcer [s] ce qui est ambigu et le s final est muet donc inutile. Le mot parkour est abrégé pk ou PK parmi les pratiquants. Ce mot se trouve parfois écrit avec une majuscule - Parkour - car David Belle en a fait une marque déposée pendant plusieurs années.

Les concepts du franchissement d'obstacles et du déplacement efficace existent depuis toujours, Douglas Fairbank l'utilise par exemple dès 1920 dans son film Le Signe de Zorro. Mais David Belle est reconnu comme l'inventeur du parkour moderne au début des années 1990 à Lisses. Il fut lui-même inspiré par son



père Raymond Belle. En 1998, David Belle et Sébastien Foucan se séparent des Yamakasi. David Belle refonde un groupe appelé "Les Traceurs". Les sept autres membres fondateurs popularisent le parkour en France en 2001 grâce au film Yamakasi. Enfin le dernier co-fondateur Sébastien Foucan quitte le groupe Relève et participe au documentaire de la BBC Jump London en 2003 ce qui fait découvrir la discipline au monde anglo-saxon.

Dès 2004 le parkour devient un phénomène Internet mondial sur youtube grâce au fort impact visuel de la discipline. Vers 2006 de nombreuses associations voient le jour et le parkour s'institutionnalise autour du monde. À la même époque le parkour a gagné les gymnases et une variante plus acrobatique a fait son apparition: le free-running. En 2013 le parkour fait toujours plus d'adeptes, en particulier chez les jeunes, et il est enseigné dans des écoles par exemple au Danemark.

Témoignages des participants:

Malgré le fait que physiquement ce sport est assez dur et exigeant il est également pratiqué par des filles! Présence de Charlotte Dequevauviller sur le spot a inspiré les jeunes sportives de Bolchoy Kamen et Alina Derzhapolskaya de Vladivostok: «Ayant vu le niveau de Charlotte je me suis rendue compte encore une fois que les entraînements réguliers et ténacité peuvent compenser le manque de force physique en comparaison avec les mecs. Elle m'a beaucoup inspirée. Et je me suis fixée plusieurs buts pour l'avenir y compris visiter la France...».



Sur les rives de la Bira

Un peu d'histoire



Ludmila Bystrova
Enseignante
à l'Université d'Etat
Priamourskiy
Cholom-Aleykhem

La Région autonome juive (36 000 km², plus de 200 000 habitants) est située au sud de l'Extrême-Orient. Il suffit de consulter une carte pour voir qu'elle se trouve sur les mêmes parallèles que Prague, Vienne, Munich, Paris. Les chaînes de montagnes et les massifs forestiers protègent la Région des vents froids.

Les forêts, qui couvrent le tiers du territoire de la Région, abondent en champignons, noisettes, baies. Comme dans un paysage de contes de fée, poussent côte-à-côte le mélèze, arbre du Nord, la vigne vierge, qu'on trouve dans le Midi, le chêne-liège de l'Amour et le lotus royal. Les forêts recèlent un véritable trésor, la zibeline, un petit mammifère à la fourrure magnifique. La taïga abrite toute sorte d'animaux: sangliers, élans, cerfs, cerfs tachetés, ours, renards, faisans, gelinottes... La Région, arrosée au sud par l'Amour, qui sert de frontière entre la Russie et la République populaire de Chine, présente cent six espèces de poissons dont des saumons, des esturgeons pesant près d'une tonne, des carpes, des brochets.

Toute visite d'une région ou d'un territoire devrait commencer par son musée régional. Birobidjan en possède un qui occupe un hôtel particulier rue Lénine.

Au musée, sont exposés des tigres et des ours empaillés, des racines étonnantes par leurs propriétés vivifiantes telles que le ginseng et l'éleuthérocoque. Egalement des minéraux: marbre, brusite, houille... Les géologues ont découvert dans le sous-sol de la Région de grandes réserves de plomb, de fer et d'autres minéraux



Le monument des premiers colons juifs dessiné par V. Tsap (l'artiste régional) et fait par les Chinois comme cadeau à la ville.

qui sont, pour la plupart, exploités.

Un peu plus loin sur des stands sont exposés des épis de blé et du soja, des poires et des pommes, des cerises, des pommes de terre, des tomates, des concombres, tout ce que cette terre fertile peut produire si on se donne la peine de la cultiver...

Au centre de la salle se trouve une



reproduction agrandie: l'Acte de naissance de la Région autonome des Juifs. Il s'agit du décret du Comité exécutif central de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques en date du 7 mai 1934. On peut y lire: «Après avoir étudié la demande du Comité exécutif central de la Russie de transformer le District national juif de Birobidjan en Région autonome des Juifs, le Comité exécutif central de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques décrète

satisfaire à la requête, transformer le District national de Birobidjan en Région autonome des Juifs. Président du Présidium du C.E.C. de l'U.R.S.S. M. Kalinine...»

Mikhaïl Kalinine, alors Président du Présidium du Comité exécutif central de l'U.R.S.S., avait déclaré à ce propos: «La résolution de transformer le district de Biro-Bidjan se trouvant sur le territoire de l'Extrême-Orient en Région autonome juive n'est nullement un acte rhétorique de la part du gouvernement soviétique. La transformation du district de Biro-Bidjan en région autonome a une grande portée économique, car il s'agit d'un territoire riche non exploité recélant d'importants gisements de minerais, couvert de vastes étendues de forêts et possédant toutes les richesses, y compris de l'or».

Les immigrants édifièrent à l'emplacement de la petite gare de Tikhonkaïa la ville de Birobidjan, devenue plus tard le centre administratif et industriel de la Région, ainsi que la ville d'Oblutchié à l'ouest de la Région, de gros villages tels que Waldheim, Bidjan, etc.

Pour en savoir plus:
Anne Nivat "La république juive de Staline" Fayard, 2013

L'étoile de Birobidjan



Youlia Panomareva
Étudiante à l'Université
d'Etat Priamourskiy
Cholom-Aleykhem

Je suis étudiante au département de journalisme à la Faculté de Philologie. Cette année je suis stagiaire dans le journal «Биробиджанская звезда».

Dans notre ville il y a deux journaux régionaux de la rédaction "Birobidjan", les deux journaux portent le même nom «L'étoile de Birobidjan» mais en deux langues de notre région autonome juive! Donc je vais parler un peu de l'histoire de «Birobidzhaner Stern», car ce journal est unique en yiddish dans notre grand pays.

A cause du manque de la base polygraphique, le premier rédacteur en chef Jankel Levine a demandé de l'aide à la diaspora juive en Chine (ville Kharbine). Une grande partie de l'équipement et les caractères spéciaux ont été rapportés de Chine.

Au début le journal sortait trois fois par semaine, avec un tirage de 2.000 exemplaires. Le premier rédacteur en chef du journal a été le journaliste juif soviétique, essayiste et critique Geneh Kazakevitch. Son fils, Emmanuel, célèbre écrivain juif russe et soviétique, poète, traducteur travaillant au journal comme journaliste des années 1930.

Le 7 mai 1934 le District National Juif, a reçu le statut de la région autonome juive. "Birobidzhaner Stern" a reçu le statut de la presse régionale. Le tirage a doublé, le journal sortait cinq fois par semaine.

Pendant la Grande Guerre patriotique «Birobidzhaner Stern» est devenu une partie intégrante du journal

régional «L'étoile de Birobidjan», et en mai 1945, il a été réédité en tant que publication indépendante.

Pendant les premières années, après la guerre et jusqu'à la mort de Staline, le mouvement anti-sémitisme se développe activement dans le pays. Mais on a réussi à garder le journal. Néanmoins quelques employés étaient détenus, y compris le rédacteur en chef Boris Miller. La censure est devenue stricte.

En l'honneur du 50-eme anniversaire, la région a été décorée de l'Ordre de l'honneur. Depuis la fin des années 1980, l'intérêt pour la culture juive a commencé à se développer. Le rédacteur en chef du journal cette période-là était Leonid Chkolnik, journaliste juif connu et traducteur. Puis, dans les premières publications du journal on a publié les articles sur l'histoire du judaïsme et les traditions du peuple juif, fêtes juives les plus importantes. Même les premières le-



çons de l'yiddish sont imprimées sur les pages du «Stern».

Depuis 1991, tout cela est déjà publié en russe, car tout le monde savait que le nombre des locuteurs natifs yiddish diminue, et au contraire, l'intérêt pour le sujet augmente.

Actuellement, le journal sort deux fois par semaine (le mercredi et le vendredi). Le journal traite les questions de la vie socio-économique, politique et culturelle de la région et du pays, informe les lecteurs sur la culture juive, les traditions historiques et religieuses du peuple juif.



Fin août cette année, notre région a été visitée par la délégation de l'association Valiske. Depuis 10 ans, Valiske propose des voyages culturels juifs qui permettent aux voyageurs de se déplacer dans l'espace et dans le temps, de visiter des endroits chargés d'Histoire, souvent oubliés, de rencontrer des personnalités importantes ou des gens ordinaires, des artistes, musiciens, écrivains, politiques d'origine juive ou qui s'intéressent au monde juif...

Pourquoi est-ce que cette délégation a visité Birobidjan? Notre ville est un projet pré-sioniste, elle est devenue un symbole d'aberration historique, mais elle était aussi un lieu de passage pour beaucoup de Juifs. Ici ils ont partagé des moments d'amitié avec les membres de cette communauté juive du bout du monde, dont certains sont encore actifs dans le domaine de yiddish. Ils ont visité également plusieurs anciennes coopératives juives.

Leur itinéraire inclut aussi Moscou, Khabarovsk et Vladivostok, ainsi que les majestueux paysages de la région Primorsky et ses forêts vierges au bord du Pacifique.



Mon été en souvenirs

Les étudiants de la 2eme année de la faculté des relations internationales de l'Université d'Etat d'Amour nous parlent de leurs grandes vacances de cet été.



Borodina Alena: Moi, cet été j'ai eu ma première expérience professionnelle! Après la session d'examen en juillet j'ai fait un stage universitaire. J'ai décidé de ne pas partir en vacances mais de trouver un emploi pour l'été. J'ai donc travaillé à l'école maternelle. J'ai bien aimé ça! J'étais responsable de 15 enfants. Chaque jour nous avons joué et dessiné. Après le travail je lisais des livres, regardais les films et écoutais de la musique. Quand j'ai touché mon salaire, je l'ai dépensé en une heure. Donc je pense que l'année suivante je travaillerai de nouveau dans cette école maternelle fort sympathique.



Kuzmina Anna: Je suis allée à Saint-Petersbourg avec mon père. Le nom de Saint-Petersbourg est lié aux pages glorieuses de l'histoire et de la culture de notre pays. C'est une ville-monument, une ville-musée. Elle est très belle, cette ville du nord sur la Neva, chantée par les poètes, représentée par les peintres. Il y a beaucoup de curiosités: nous avons visité la place du Palais, la colonne d'Alexandre, l'Ermitage, la forteresse Pierre-et-Paul, la Cathédrale Saint-Isaac. Cette ville est imprégnée d'histoire. Des maisons anciennes, des rues, des canaux... Il y a beaucoup de galeries, de théâtres, de musées, des clubs et des centres commerciaux. Je voudrais bien y revenir un jour!



Lataeva Olga: Moi, cet été je suis restée chez moi en ville. Et comme

je suis une étudiante studieuse, j'ai décidé de passer mes vacances en me préparant aux travaux pratiques.

Un jour ma mère est venue me voir d'une autre ville, quand tout à coup l'inondation a commencée sur l'Amour et la Zeya. Au début nous n'avions pas peur et le soir nous nous promenions sur le quai de l'Amour... Mais un jour en faisant des courses, j'ai vu beaucoup de gens qui achetaient



des produits alimentaires dans de gros sacs. C'est parce que tout le monde croyait que la ville serait bientôt inondée. Ça m'a fait vraiment peur! Donc je suis rentrée à la maison et j'ai proposé à ma mère de partir de Blagovestchensk. Elle non plus, elle ne voulait pas rester à Blago, et nous avons décidé de quitter la ville au plus vite! Ainsi peu après, nous sommes parties en voiture, donc on pouvait voir toutes les villes situées sur notre route. Ce jour-là nous avons eu la possibilité de voir une rivière immense tout autour et les habitants des villes qui naviguaient en bateaux le long des rues inondées. Malgré tout cela nous avons admiré de beaux paysages. C'était vraiment magnifique!



Margelov Nikita: J'ai passé mes vacances en Chine. Je suis allé à Harbin, Beijing et Shanghai. Harbin est une ville magnifique. Il y a beaucoup d'attractions: des musées et des galeries d'art, des temples, des parcs etc. J'ai bien aimé les plats chinois authentiques. La nourriture chinoise est très savoureuse. Par contre, je n'ai pas aimé Beijing. Il y a beaucoup de monuments historiques mais l'air est très pollué. Je suis allé voir la cérémonie du thé, dans le mausolée de Mao et j'ai rencontré beaucoup d'étrangers là-bas. La dernière ville sur mon itinéraire était Shanghai. C'est cette ville que j'ai préférée. Elle n'est pas comme le reste de la Chine, elle a l'air européenne. Il y a des gratte-ciels qui sont très majestueux.



Rabobik Irina: C'est bien de rester parfois à Blago en été! Ma famille aime passer ses congés en voyageant en voiture. Chaque été nous préférons prendre une voiture et aller à la mer. Mais cet été était trop pluvieux et nous sommes restés en ville. Nous sommes allés à la campagne où nous avons fait du jardinage, nous avons nagé et nous nous sommes faits bronzer. Nous avons fait de la randonnée! Nous adorons partir marcher en pleine nature pour changer d'ambiance et découvrir des choses intéressantes. De plus sous les arbres il y a toujours de l'air frais et beaucoup de papillons et de libellules. Parfois nous nous reposons au bord d'un lac forestier où nous avons escaladé une montagne. Alors, mes vacances n'ont pas été exotiques, mais très calmes et intéressantes.

Inoubliables vacances à Paris



Dmitry Ryazantsev
Étudiant de la Faculté
des relations
internationales
Université d'Etat d'Amour

Cet été j'ai eu la possibilité d'aller en Europe et d'y passer mes vacances. J'ai visité Moscou, Saint-Petersbourg, Paris, Prague et Varsovie. J'ai voyagé avec ma copine Anya. Je suis très fier, parce qu'on a organisé notre voyage nous-même. On a acheté les billets et réservé les hôtels. Malheureusement je parlais plutôt anglais, parce que mon Français n'est pas assez bon pour parler vite, mais j'ai tout de même essayé de le pratiquer.

Paris

On a passé 15 jours à Paris. C'est drôle, mais les français parlent mal anglais et de plus ils n'aiment pas le parler. Nous habitons pas loin de la Tour Eiffel, qu'on pouvait voir de la fenêtre de notre chambre. La chambre était magnifique et bien équipée. J'ai bien aimé le quartier aussi. Il y avait tout ce que nous voulions: un cinéma avec des films en anglais et en français, des boulangeries, des boucheries, des épiceries, deux supermarchés pas chers et quelques restaurants.

On a eu un programme culturel bien chargé. Chaque jour nous avons visité quelque chose de nouveau. On a commencé par Notre-Dame de Paris. L'intérieur et l'extérieur de la cathédrale m'ont beaucoup plu. C'est très beau. De plus nous avons eu un concert d'orgue. Je ne suis pas pratiquant, mais j'étais très impressionné!

Le Louvre... très beau, somptueux, énorme et moderne avec ses pyramides de verre et ses fontaines. Il y a beaucoup à voir là-dedans, beaucoup d'expositions. Cela m'a bien plu aussi, mais je pense que notre Ermitage à Saint-Petersbourg est meilleur, peut être parce que je suis patriote de mon pays.



Tour Eiffel, c'est un truc en métal», mais c'est tout de même magnifique. De plus, le soir, illuminée, elle devient plus belle. Mais le Champs de Mars ne m'a pas beaucoup plu, c'est un peu sale et il y a toujours du monde.

Enfin, il faut dire qu'à Paris il y a beaucoup de parcs et de jardins. Le jardin du Luxembourg, le jardin des Tuileries, le Champs de Mars et beaucoup d'autres. On y peut arriver avec un livre et s'asseoir près d'une fontaine pour apprécier l'atmosphère calme de Paris.

Disneyland

Disneyland, on en entend beaucoup parler, bien sûr, et j'ai rêvé d'y aller aussi.

Malheureusement, il n'y a pas beaucoup d'attractions pour les adultes, mais pour les enfants c'est une vraie fête. On peut se sentir comme dans son dessin animé préféré, s'y promener, acheter une robe de Blanche Neige ou de Cendrillon pour les enfants et rencontrer Goofy et Mickey Mouse. C'est très chouette!

Montmartre

Montmartre - le centre de la bohème française. Si vous marchandez bien, vous pouvez persuader un artiste de faire votre portrait pas trop cher. Les cafés et les bistrotis français où on peut manger un vrai croissant ou une baguette et boire une

tasse de café. Il y a des artistes, des musiciens et des petits magasins de souvenirs partout. Et bien sûr la perle de Montmartre, le Sacré Coeur.

Retour

Après le voyage, je peux dire que c'est très agréable et intéressant de passer des vacances en Europe et de visiter d'autres pays. C'est vraiment bien de vivre en Russie, d'apprendre des langues étrangères et de voyager où l'on veut. Je suis en train d'améliorer mon français et mon anglais pour mes futurs voyages.



Globalement, il y a beaucoup de musées à Paris. Le centre Georges-Pompidou est célèbre par son architecture originale et ses collections de peinture d'art moderne. Le Musée d'Orsay est un des meilleurs musées que j'ai vu. La Cité des Sciences et de l'Industrie (la Villette) est très cognitive et interactive. Nous y avons aussi visité la salle d'exposition contemporaine dédiée à Leonard de Vinci. Sur des écrans il y avait des aspects de sa vie, des maquettes de ses inventions.

La Tour Eiffel, elle m'a plu évidemment, c'est le symbole de Paris et de la France.. On peut entendre dire: «La

Contre-emplois, contresens, confusions et mots rares

Jeux linguistiques

Nul ptyx aboli bibelot d'inanité sonore... Ne cherchez pas le mot *ptyx* dans un dictionnaire, car il s'agit d'un *hapax* (du grec «[chose dite] une seule fois»). *Ptyx* a été inventé par Mallarmé, qui cherchait un mot en *-ix*. D'autres imaginent bien des noms de villes, qui n'existent pas, comme le célèbre calembour de Victor Hugo Jérimadeth («j'ai rime à *-dais*») dans le poème «Booz endormi!». Autant dire que les poètes ne nous aident pas, dans une situation déjà bien embrouillée, pleine de pièges et de chausse-trapes. Mais, s'ils ne viennent pas à notre secours, au moins nous donnent-ils à rire de toutes ces difficultés qui prêtent aux interrogations, aux contre-emplois, aux contresens et aux confusions. Et le rire n'est-il pas le commencement du salut?

1. Les homophones sont sources d'erreurs. Trouvez sept noms homophones du son [r].

2. Pose ou pause? Complétez les phrases suivantes comme il convient.

a. «Celui qui p...e une question est bête cinq minutes, celui qui n'en p...e pas l'est toute sa vie» (proverbe chinois).

b. «La p...e, elle aussi, fait partie de la musique» (Stefan Zweig, *La Confusion des sentiments*, 1927).

c. «Personne ne restaurera tes années, personne ne te rendra une seconde fois à toi-même. Ton âge poursuivra son cours comme il a commencé, sans retour en arrière ni p...e; sans nul remue-ménage, sans rien pour signaler sa rapidité: il avancera en silence» (Sénèque, 49-55 apr. J.-C., *De la brièveté de la vie*, VIII).

d. «Et il se carra davantage, il prit la p...e digne que Macquart avait un instant auparavant, en écoutant la lecture de la proclamation» (Emile Zola, *La Fortune des Rougon*).

3. La paronymie est une quasi-homonymie à un «phonème», un son, voire une syllabe près, et qui provoque souvent des confusions: par

exemple entre *affleurer* et *effleurer*. Avec quels mots peut-on confondre les mots qui suivent?

a. élucider; b. abjurer; c. collision; d. coasser; e. controuvé; f. estamper; g. induire; h. patricien; i. perpétrer.

4. Vrai ou faux? Le cercle coloré qui entoure le mamelon du sein s'appelle une *aréole*.

5. Que doit-on dire? □

□ une réponse allusive □ une réponse évasive

6. La paronomase est une figure de rhétorique qui consiste à rapprocher des mots voisins par leur sonorité pour s'en amuser ou pour créer certains effets poétiques. Voici une phrase qui relève du calembour, que ne dédaignent jamais ceux dont la langue est l'éternelle bien-aimée (Kafka). De qui est la phrase suivante?

«Le grand Dieu fit les planètes et nous faisons les plats nets.»

7. Jouez avec Alphonse Allais: sur le modèle des phrases mnémotechniques, le poète a ébauché le début d'une liste visant à permettre de mémoriser facilement les départements français et leurs préfetures. Trouvez les trois

villes et leurs départements ici nommés.

a. «Ni soles, ni turbot, halles peu maritimes!»

b. «Va, lance ton cheval dans le vaste hippodrome»

c. «Ah! race d'avocats, pour vous pas de cas laids!»

8. Les charades jouent de l'homonymie et de la paronymie. En voici une, composée par un Victor Hugo de 14 ans...

«J'achète mon second avec mon premier.

Pour le voir, à la fin mangé par mon entier.»

9. Associez chaque animal à son cri. Certains prêtent à confusion, d'autres sont énigmatiques, d'autres se devinent aisément et sont simplement jolis.

la grenouille	• turlute
le corbeau	• gringote
la chèvre	• béguète
le béliér	• blatère
le lapin	• cacarde
le renard	• clabaude
le dindon	• glatit
le goéland	• carcaille
l'oie	• zinzinule
la caille	• coasse
le coq	• glapit
le coucou	• clapit
l'alouette	• coqueride
le chien	• pleure
le rossignol	• coucoule
la mésange	• croasse
l'aigle	• glougloute

Solutions

1. Air, aire, ère, erre, ers (légumineuse), haire (chemise de crin, portée à même la peau pour se mortifier), hère.

2. a et d, verbe *poser*: «Celui qui pose une question est bête cinq minutes, celui qui n'en pose pas...», «Il prit la pose digne que Macquart avait...». b et c, *pause*, «arrêt»: «La pause, elle aussi...», «Sans retour en arrière ni pause...». *Pose* et *pause* se sont écrits *pose* en ancien français; et, pour distinguer ces deux homonymes, on a réintroduit la diphongue *au* dans *pause*.

3. a. Elucider/éluder. On *élucide* une énigme, on *élude* une question (on n'y répond pas). b. Abjurer/adjurer. On *abjure* une religion (on la renie), on *adjure* une personne de faire quelque chose (on la prie instamment). c. Collision/collusion. Une *collision* est un choc, une *collusion*, une entente entre des personnes, une manœuvre, une sorte de complot. d. Coasser / croasser. La grenouille *coasse*, le corbeau *croasse*. e. Controuvé/controverisé. Une preuve *controuvé* est «inventée», une preuve *controverisée* est «discutée», sinon discutable. f. Estamper/estomper. On *estampe* une feuille de métal (on fait une empreinte), tandis

qu'on *estompe* un contour (on le rend flou). g. Induire/ enduire. On *enduit* de peinture, on *induit* en erreur. h. Patricien/praticien. Un *patricien* est au sens propre un noble romain, tandis qu'un *praticien* est un spécialiste, qui sait comment procéder. i. Perpétrer / perpétrer. On *perpétre* un délit, on *perpétue* une tradition.

4. Vrai. Ce mot est tout proche d'*auréole*, mais n'a pas la même étymologie. Si *auréole* désigne un «cercle lumineux ou coloré que l'œil voit autour d'un objet» (*Trésor de la langue française*), ce cercle coloré est normalement doré, car *auréole* vient du latin chrétien *auréola*, «petite couronne d'or»; tandis que le mot *aréole* vient du latin *areola*, «petite aire, petite surface».

5. Les deux sont possibles, mais vous ne direz pas la même chose. Si vous êtes *allusif*, votre réponse pourra passer pour vague parce qu'elle fera allusion à des éléments précis que vous évoquez sans les dire. Si vous êtes *élusif*, votre réponse pourra également passer pour vague, car elle évitera de dire des éléments essentiels: en un mot, vous éviterez de répondre. Les deux adjectifs qualifient donc ce qui n'est pas en, mers... n'en disent pas la même chose!

6. François Rabelais, dans *La Vie très horricifique du grand Gargantua père de Pantagruel* (ch. 5). Dans l'orthographe de l'époque, cela donne: «Le grand Dieu feist les planettes et nous faisons les platz nets.»

7. a. Nice, (préfecture des) Alpes-Maritimes. b. Valence, (préfecture de la) Drôme. c. Arras, (préfecture du) Pas-de-Calais. La contrainte utilisée est de mettre le nom du chef-lieu en début de vers, et celui du département à la fin.

8. SOU-RIZ, pour *souris*.

9. La grenouille *coasse*. - Le corbeau *croasse*. - La chèvre *béguète*. - Le béliér *blatère*. - Le lapin *clapit*. - Le renard *glapit*. - Le dindon *glougloute*. - Le goéland *pleure*. - L'oie *cacarde*. - La caille *carcaille*. - Le coq *coqueride*. - Le coucou *coucoule*. - L'alouette *turlute*. - Le chien *clabaude*. - Le rossignol *gringote*. - La mésange *zinzinule*. - L'aigle *glatit*.

D'après *Le Monde Hors-série Jeux «Langue française. Les mots sous toutes les coutures»*
Pascale Cheminée, linguiste

Ce numéro est préparé par

Olga Kukhareno, Nathalia Kutcherenko, Tatiana Karguina, Irina Korneeva à Paris, Sébastien Cordrie à Rennes, Laëtitia Giorgis à Valence.

Contacts

olga.kukhareno@gmail.com
assoamour@gmail.com

Mise en page —
Denis Zheleznyak